This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

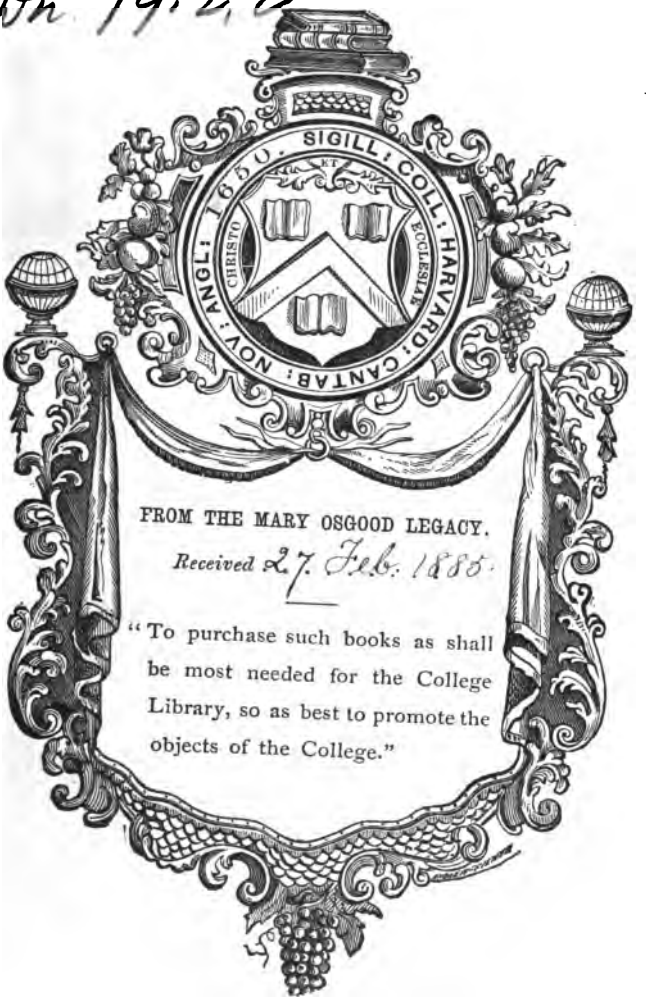
Dn
79
2.2

Dante Alighieri. Dn. 79. 2. 2

La divine comédie. 1er chant de l'enfer; 3me, 10me, 24me 26me du paradis traduits par H. Topin.

Catane. 1857.

Dn 79.2.2



FROM THE MARY OSGOOD LEGACY.
Received 27. Feb. 1885.

"To purchase such books as shall be most needed for the College Library, so as best to promote the objects of the College."

Cover

Dn. 79.2.2

Thorez, Cotone. — **Trombini**, Canape e lino. — **Noerbel**, Lana. — **Maccia**, Tessuti diversi. — (Sezione XIV-XVIII) in-8. L. 2 50

Mentre annunciamo la pubblicazione tanto aspettato dei primi tre volumi di queste importanti Relazioni, notiamo con piacere che quanto prima terranno dietro le altre, e siamo certi che il Commercio e l'Industria rivolgeranno la loro massima attenzione a lavori nei quali è coagulata l'essenza dei giudizi dati da persone competenti sulla massima parte dei prodotti esposti nel 1881. Queste Relazioni gioveranno così a far risaltare certi punti passati inosservati al momento dell' Esposizione alla maggior parte dei visitatori, ed a dare utili norme per ulteriori perfezionamenti.

I

VISCONTI E GLI SFORZA

NEL

CASTELLO DI PAVIA

E LORO ATTINENZE

CON LA CERTOSA E LA STORIA CITTADINA

DI

CARLO MAGENTA

Professore ordinario di Storia Moderna nella R. Università di Pavia.

Due grossi volumi in-foglio (un Volume di Testo ed uno di Documenti)

con 17 tavole, rappresentanti:

Il Castello di Pavia, una Pianta inedita topografica della città, il Parco, la Certosa, la Torre di Boezio, il Monumento dell' Alciato, l'Arca di S. Agostino e quella di S. Lanfranco. Nel testo sono intercalati molti disegni, che ritraggono il Castello di Mirabello, il Monastero di S. Paolo ove fu condotto prigione Francesco I, i monumenti sepolcrali dei professori più celebri dell' Università (a. 1400-1500) e la statua equestre del Regisole.

Prezzo 120 Lire.

(*Sono in lavoro i vol.*

Questa grandiosa intrapresa che subì qualche ritardo per la difficoltà di ordinare il vastissimo materiale e per grande di fare un' accurata scelta, progredisce ora senza grav già la parte finora pubblicata essere caparra dell' eccellenz era da aspettarsi dal programma dell' Autore. I critici bene trovata qualche menda, del resto perdonabile, nei primi volu accorgersi che il lavoro è fatto con vastissime cognizioni, e con coscienza.

NAZZANI ILDEBRANDO

prof. nella R. Scuola di Applic. per gli Ingegneri a

IDRAULICA PRAT

2 grossi volumi in-8, sontuosamente illustrati

VOLUME PRIMO

di pag. XXVI-640, con 299 figure.

Idrostatica — Efflusso da orifizi — Spinte idrod
Condotte per tubi — Distribuzione dell' acq

L. 18 —

VOLUME SECONDO

Condotte per Canali — Canali di scolo, d'irrigazione e
(IN LAVORO) — **Fisica dei fiumi.** — (IN L

È la seconda edizione, se pure può dirsi lo stesso lavor del medesimo autore pubblicata alcuni anni addietro e pront Non occorre dire che oltre le numerosissime incisioni in figuravano in quella, l'opera ha il pregio di essere stata in dall' illustre Autore colla scorta di nuovi profondi studi e una diligenza che molto lo onora. È d'altronde in Italia moderno di Idraulica veramente pratico, e che speriamo accolto col favore che merita.

LA DIVINE COMEDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI

1.er CHANT DE L'ENFER

3me, 10me, 24me, 25me, 26me DU PARADIS

Traduits en vers français avec notes

par Hippolyte Topin

Ancien Professeur de l'Université de France;
Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secrétaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française.

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summo que volans dum tendit olimpo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo
VANIER. proed. rust.

CATANE

TYPOGRAPHIE DE L'HOSPICE ROYAL DE BIENFAISANCE

1857

FEB271885
Mary Osgood fund.

LA DIVINE COMEDIE

ENFER CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Entrée du poète dans une forêt.—Obstacle.
Apparition de Virgile; exposition du sujet.

A mi-chemin du cours de notre douce vie,
Je me surpris au sein d'une obscure forêt
Ou j'avais dévié de la route suivie.
Eh, telle qu'elle était, quel coeur la redirait
Cette forêt sauvage, épaisse, herissée,
Réveillant en mes sens l'effroi qui m'égarait.
La mort seule un peu moins affaisse la pensée;
Mais pour traiter du bien que m'offrait son horreur,
J'en redirai l'image en moi-même tracée.
Mystère est mon accès en ce lieu de terreur,
Tant le sommeil alors pesait sur ma paupière,
Quand hors du vrai sentier je marchai dans l'erreur.
A peine au pied d'un mont immobile barrière
Précisément au point ou ce val se fermait,
Lui qui voilait mon cœur d'une tristesse amère,
J'élève en haut mon oeil, et j'en vis le sommet
Vêtu des matineux rayons de la planète
Qui droit et toujours droit dans tout chemin vous met.

Lente, alors, se calma cette terreur secrète
Dont le lac de mon cœur fut si fort agité
La nuit pour moi si longue et détresse complète:
Et semblable au mortel d'un asthme tourmenté,
Qui surgi de la mer au salut de la rive
Se tourne vers le flot douteuse sureté,
Le fixe, ainsi mon âme encore fugitive
Se tourne, plonge au loin, remesurant le pas
D'ou ne vint en deçà jamais être qui vive.
Après que j'eus un peu reposé mon corps las,
Je repris mon chemin sur la déserte plage,
Le pied ferme toujours se portant le plus bas.
Mais au début du mont, escarpement sauvage,
Une panthère agile et svelte, là survient:
Son dos était couvert d'un moucheté pélage;
Impassible elle pose et devant moi se tient,
Entravant le chemin qu'elle a voulu me clorre.
Mon pied plus d'une fois et rebrousse et revient.
C'était l'instant du jour où commençait l'aurore,
Et le soleil montait escorté de ces feux
Autour de lui groupés quand l'amour qu'on adore
Mût au commencement tant de corps lumineux;
Si bien qu'alors m'étaient une douce espérance
La riante toison de l'animal haineux,
L'heure, la saison douce en son adolescence;
Mais non sans éprouver un froid saisissement
A l'aspect d'un lion de terrible apparence
Qui contre moi semblait s'avancer hardiment.
Haut le front il m'ouvrait une gueule enflammée,
Et l'on eut dit dans l'air un sourd frémissement.
Puis une louve et qui de désirs consumée
Semblait les couver tous en sa sèche maigreur,
Et dont à bien des gens la pitié fut fermée.
Elle frappa mes sens d'une telle stupeur
Par l'effroi qui sortait à travers sa prunelle
Que je perdis l'espoir d'atteindre la hauteur.
Tel souriant au gain ou son bonheur l'appelle,
Quand l'instant des revers vient et le compromet,
Ses pensers, sa tristesse en ses pleurs se révèle:
Tel me rendit aussi l'animal inquiet,
Qui sur moi menaçant, et pas à pas s'avance,
Me refoulant aux lieux ou le soleil se tait.

Tandis que je croulais au bas de l'éminence,
Inespéré bonheur, à mes regards, soudain
Quelqu'un . . . On l'aurait dit maigri d'un long silence.
A peine l'eus-je vu dans ce désert sans fin,
J'élève à lui mes cris de pitié sous ce dôme:
Pitié, qui que tu sois, ombre, ou bien homme, enfin.
Homme, non, répond-il, mais jadis je fus homme ;
Mes aïeulx des Lombards tous les deux sont sortis ;
Leur pays fut Mantoue, ainsi qu'on vous le nomme.
Sous Jules, un peu tard, il est vrai, je nacquis.
A Rome, sous Auguste, en paix coula ma vie,
Du tems de tous ces Dieux imposture et mépris.
Poète, je chantai l'exilé de Phrygie
Fils d'Anchise, jouet et de l'onde et du vent,
Quand la fière Illion brûla des Dieux punie.
Et toi de tant d'ennuis, oh, fuis donc l'élément;
Hâte-toi de gravir cette douce colline,
Principe et cause en soi de tout contentement.
Quoi, Virgile, est-ce toi, toi la source divine
D'ou s'épand ta parole en fleuve impétueux,
Dis-je, avec la rougeur dont mon front s'enlumine ?
Des poètes, de tous, ô flambeau glorieux!
Compte-moi cet amour immense, ce long zèle
Qui m'a fait méditer ton livre aimé des cieux.
Tu restes à jamais mon maître et mon modèle;
C'est à toi que je dois, toi seul m'as pu donner
Ce style qui m'a fait une gloire si belle.
La louve qui me fait sur mes pas retourner
Tu la vois, sauve-m'en, ô très-illustre sage,
Veine, artères, en moi je les sens frissonner.
Il te faudra tenir un tout autre voyage,
Répondit-il, témoin de mes pleurs, mes hélas,
Si tu veux t'esquiver de ce séjour sauvage,
Car l'animal ici qui provoque tes glas,
Delà les sentiers siens ne laisse aller personne;
Il tue après avoir embarrassé vos pas.
D'un naturel pervers jamais il ne pardonne,
Son affamé désir ne sait point sommeiller,
Et plus il se repâit plus sa faim l'aiguillonne.
A nombreux animaux on le voit s'accoupler,
Bien d'autres s'y joindront, jusqu'au jour de vengeance
Où des douleurs de mort viendra vous l'accabler

Un levrier hardi que l'or ni la puissance
Mais vertu, mais sagesse, amour saura nourrir.
Entre les deux Feltro là sera sa naissance;
L'humble Italie en lui se verra refleurir,
Elle pour qui Camille a prodigué sa vie,
Euryale, Nisus, Turnus ont su mourir.
Cette louve partout restera poursuivie
Tant qu'il ne l'aura point refoulée en enfer,
Tristes bords d'où jadis la détourna l'envie
Ainsi ton intérêt veut et doit t'exhorter;
Hâte-toi, suis mes pas, tout te sera licite;
Par des lieux éternels je te ferai monter.
Là, frapperont tes sens le remords qui s'irrite;
Là, les mânes anciens dont la longue douleur
A la deuxieme mort crie et la sollicite;
Là tu trouveras ceux qui de gaiété de coeur
Brûlent, vivant bercés dans la douce espérance
D'aller, n'importe quand, au séjour du bonheur,
Séjour, où, si tu veux y pénétrer d'avance,
Un plus digne que moi t'en fera tout l'honneur,
Et qui, moi m'éloignant, aura ma confiance:
Car celui qui là-haut règne en dominateur,
Attendu qu'a sa loi je fus un réfractaire,
Me défend que d'aucun j'y sois l'introducteur.
Son empire est partout, mais là son sanctuaire,
Son trône, sa cité, dans les plus hauts parvis,
Heureux qui vient reçu dans sa divine sphère.
Au nom de ce Dieu grand que tu n'as point compris,
Poète, répondis-je, écoute qui désire;
Pour m'éviter ce mal, et peut-être encor pis,
Conduis-moi dans ces lieux dont tu viens de me dire;
Fais-moi voir cette porte où Saint Pierre est assis,
En passant par l'asile ou l'on pleure et soupire.
Lors il se mit en marche et moi je le suivis,

PARADIS CHANT TROISIÈME

ARGUMENT

Le ciel de la lune. — Ames qui par violence ont manqué à leurs voeux. — Piccarda.

Ce soleil qui d'amour brûla d'abord mon coeur,
De l'aspect du beau vrai me peignit la douceur,
Confirmant le réel, confondant l'imposture;
Et moi pour constater que docile parjure
Je m'amende et je crois, et sincère et profond,
Plus hardi pour parler je lève en haut mon front.
Mais une vision née à mes yeux m'attire,
A soi m'attache intime et veut que je l'admire,
Me faisant oublier mon aveu d'un moment.
Tel dans un cristal pur, lucide diamant,
Ou même au sein d'un flot limpide, uni, paisible,
Mais profond et si peu que le fond soit visible,
Les contours de nos traits revivent à nos sens
Si faibles que la perle en des fronts palissants
Se revèle moins prompte à nos vives prunelles;
Ainsi près de parler je vis des faces telles,
Et tombai dans l'erreur opposée à son tour
A celle qui mût l'homme et la source à l'amour.
Au moment où mon œil soudain les envisage,
Je crois qu'en un miroir est une humaine image;
Je me tourne cherchant à qui ce grouppe tient,
Et nul ne m'apparait: mon oeil alors revient,
Et marche droit à l'oeil de mon guide fidèle
Qui dans sa sainte orbite en riant étincelle.

Ne t'émerveille point si tu vois mon souris
Quand je songe, dit-elle, à tes pensers puérils;
Ton pied ne pose point encor sur le solide,
Mais il te fait glisser comme on fait sur le vuide.
Ce que tu vois sont corps, et corps non fabuleux,
Et rélégués ici pour manquement de voeux.
Courage, parle-leur, écoute, et que tu croie,
Car l'éclat-vérité qui les ouvre à la joie
Se refuse à vouloir de lui les séparer;
Et moi vers l'ombre alors qui semblait désirer
D'entamer le discours je me tourne et débute,
Comme on bégaie ému de trop de promptitude:
Esprit heureux créé qui sous les doux rayons
De l'éternelle vie en savoures les dons,
Dons mal appréciés de qui n'a pu s'y plaire,
Sois gracieuse assez jusqu'à me satisfaire
Sur ton nom, dis-le moi, dis quel fut ton état?
Elle, à l'instant, m'a dit, l'oeil riant, plein d'éclat:
Notre amour n'a jamais refusé notre porte
A tout juste désir, puis en tout se comporte
Tel celui qui semblable à lui veut tout son chœur.
Au monde des humains je fus et vierge et soeur;
Si ton oeil attentif cherche à me reconnaître,
Mon surcrôit de beauté te trahira mon être.
Vois en moi Piccarda; je la suis, je la fus.
Partageant ce séjour avec ce peu d'élus,
Je suis heureuse ici dans la plus lente sphère.
Nos coeurs affectueux que l'esprit saint éclaire,
Enflamme, ne font rien que sous son bon plaisir,
Tressaillant d'allegresse en suivant son désir;
Et ce sort qui parait peu digne en apparence
Nous écheâit pour punir en nous la négligence
De nos voeux demeurés vides de pleins effets.
Et je lui répondis: sur vos célestes traits
Je ne puis m'expliquer quel sublime y rayonne
Qui vous transforme en moi toute votre personne,
Et c'est ce qui m'a fait si lent mon souvenir;
Mais ce que tu m'as dit me le vient rajeunir;
Et voir en moi tes traits me devient plus facile.
Mais vous qui de bonheur vivez en cet asile
Parle, desirez-vous un plus suprême lieu
Pour mieux voir, ou plutôt vous aimer plus en Dieu?

Au souris de ses sœurs son doux rire se mêle ;
Puis elle me répond toute joyeuse, et telle
Que d'un premier amour elle semblait brûler :
Frère, une charité vive en nous sait régler
Nos vouloirs et nous rend seulement désirable
Ce que nous possédons sans désir préférable.
Si nous cherchions plus haut notre félicité,
Nos désirs ne seraient qu'une indocilité
Aux vouloirs de celui qui nous mit dans ces sphères,
Ce qui ne saurait être ici dans ces lumières,
Si force est à l'amour ici s'harmonier,
Et si tu sais au juste en soi l'apprécier.
Ainsi donc pour fixer cette heureuse existence
Vouloir en Dieu voilà son principe d'essence,
Car nos desirs en un se résument en lui.
Telles donc qu'on nous voit en cet empire-ci ;
De cercle en cercle, ainsi, nous charmons tout l'empire ;
Et son roi qui s'interne en nous, veut et désire.
Notre paix est pour nous dans son vouloir qui veut ;
Il est la vaste mer où librement se meut
Tout ce qu'a fait son bras et poli la nature.
Je vis alors qu'au ciel et j'ai pu le conclurre,
Tout point est paradis, bien qu'inégalité
Dispense la faveur de la toute-bonté ;
Mais ainsi qu'il advient quand un mets rassasie,
Que d'un second encor reste la fantaisie,
Qu'on repousse celui dont on n'a pas fait choix ;
Ainsi je fis alors du geste et de la voix,
Voulant savoir pourquoi la toile non finie,
Vit rester en chemin la navette engourdie.
Une femme, dit-elle, et grande de vertus,
Trône en des cieux plus hauts ; là-bas sur ses statuts
On se vêt, on se voile, au terrestre hémisphère,
Pour dormir et veiller jusqu'à l'heure dernière
Avec le digne époux accueillant tous les voeux,
Que la charité règle à ses désirs pieux.
Jeune encor, pour l'aimer, d'un monde fait pour plaire
J'ai fui, me renfermant sous sa robe sévère ;
A ses loix je jurai longue fidélité,
Puis tel et tel au mal, bien plus qu'au bien porté
De ce clôitre chéri malgré moi m'a ravie,
Puis, puis Dieu sait quel fut le reste de ma vie.

Et cette autre splendeur qui, vers ce côté droit,
Etincelle à tes yeux et s'enflamme et s'accroît
De tout le lumineux de notre belle sphère,
Son histoire c'est moi: je n'ai pas du m'en taire;
Soeur, jadis, comme à moi, la force a profané
L'ombre du bandeau saint dont son front fut orné.
Quand dans le monde on l'eut de nouveau ramenée,
Et contre ses désirs à l'hymen entrainée,
Son cœur resta fidèle an froc qu'elle adorait.
Dans l'astre ici présent Constance t'apparait
Dont un troisième orgueil de directe naissance
De la Souabe en lui vit finir la puissance.
Ainsi m'a-t-elle dit, et soudain entonnant
Ave Maria, chante et fuit en émourant:
Telle à travers l'eau terne une pesante masse.
Mon avide regard insiste sur sa trace,
La suit autant qu'il peut, puis, enfin la perdant,
Revole vers le but de son désir ardent,
Se concentre en entier sur Béatrix entière;
Mais elle de son oeil foudroya ma paupière,
Telle qu'au prime abord j'en redoutai l'éclair,
Et ceci me rendit plus timide à parler.

PARADIS CHANT DIXIÈME

ARGUMENT

Ascension au quatrième cercle, (le cercle du soleil).
S.t Thomas d'Aquin.

Concentraut en son fils toute la vive ardeur
Qui dans l'un et dans l'autre éternelle respire,
La puissance ineffable et le premier moteur
Créa si régulier tout ce que l'oeil peut lire,
La pensée embrasser, qu'en le bien contemplant
On ne peut nier Dieu dans un si beau rouage.
Lecteur, montons de l'oeil dans l'espace brûlant
Directement au point de la céleste plage
Où les deux cercles mûs se heurtent en roulant.
Là réjouis tes yeux du sphérique assemblage
Du maître qui se plait dans l'oeuvre des six jours,
Et si bien, que jamais il n'en distrait sa vue.
Vois comment de ce point il déroule son cours
L'orbe oblique apportant la planète attendue
Aux voeux de l'univers réclamant ses retours.
Si sa route n'allait sinuant l'étendue,
Force influence au ciel vainement languirait,
Et toute vertu presque y dormirait sans vie.
Si du sentier direct sa route s'égarait
Ou plus ou moins, du monde entier l'économie
Et là bas et la haut se bouleverserait.
Ferme à ton banc, lecteur, reste je t'y convie,
Reviens sur tes pensers anticipé festin
Avant que tout plaisir ne tourne en lassitude.

Je t'ai servi les mets, prends-en le doux levain,
Car il me veut tout zèle et tout sollicitude
Le chant dont je me suis déclaré l'écrivain.
L'agent le plus puissant du monde en servitude,
Scellant du feu du ciel tous les objets divers,
Et dispensant le tems par sa propre lumière,
Joint au cercle plus haut énoncé dans mes vers,
Paisible, parcourait la spirale carriére
Par où l'heure infaillible arrive à l'univers.
Et j'étais avec lui; mais comment en son aire?
Je ne m'en aperçus pas plus qu'homme ne sait
Le penser le premier qui vient en sa pensée.
Et Béatrix mon guide, elle que l'on connait
Passer du bien au mieux, soudain improvisée
Et dont l'aspect se change avec l'instant qui naît,
Oh, de quel grand éclat elle était rehaussée,
Pénetrant avec moi dans le soleil-miroir,
Non point par des couleurs mais lumière ostensible.
Vainement le génie, et l'art et le savoir
Tenteraient d'en tracer une image possible:
Bornez-vous à me croire et dèsirez le voir.
Mais, si telle hauteur parait inaccessible
A notre esprit trop bas que serions nous ravis?
Au delà du soleil avoir vu, qui s'en vante?
Tels au quatrième orbe étaient les saints admis
Que le père des cieux de sa vue alimente,
Respirant en l'esprit, s'engendrant en son fils.
Et Béatrix a dit: grâce reconnaissante
A l'éternel soleil des anges, sa bonté
A ce soleil visible a guidé ton voyage.
Jamais un cœur ne fut plus docile, exalté
Pour consacrer à Dieu le tribut et l'hommage
De tout ce qu'un mortel peut en réalité,
Que ne le fut le mien après ce doux langage;
Et mon amour en Dieu s'interna tout, et fit
Que Béatrix en moi se tait, s'efface, expire.
Bien loin de s'y déplaire, elle au contraire en rit,
Et telle que son oeil au lumineux sourire
D'un tout sur divers points divisa mon esprit.
Je vis maints feux vivants déployer leur empire,
Nous prendre, nous, pour centre, eux cercler l'horizon,
Plus suaves de voix qu'éclatants de lumière.

Telle, à nos yeux, Phébé tempérant son rayon
Luit, incertaine, alors qu'en un dense atmosphère
Elle retient le fil anneau de son giron.
A la cour de ce ciel d'où je reviens naguère,
On trouve des joyaux et beaux et précieux,
Tels qu'on ne les saurait exporter de leurs sphères.
De ces beautés étaient les hymnes de ces feux.
Qui pour voler là-haut n'a des ailes légères
Attendra d'un muet les nouvelles des cieux.
Continuant leur chant ces ardents luminaires
Trois fois, autour de nous, roulent tourbillonnants:
Tels les astres voisins de l'immobile pôle.
Je crus voir devant moi danseuses en suspens,
Muettes écouter pour reprendre à la vole
La note qui viendra solliciter leurs chants.
Et j'entendis l'un d'eux qui saisit la parole:
Quand le feu de la grâce allumant cet amour,
Qui vrai s'accroît d'amour et qui flamme éternelle,
En toi multiple luit; et, dans le haut séjour,
T'a conduit bienveillant par cette sainte échelle
D'où nul n'est descendu sans espoir de retour:
Qui nierait à ta soif de sa gourde cruelle
La vitale liqueur vivrait sans liberté,
Comme l'onde en son cours qui serait entravée.
Tu désires combler ta curiosité,
Savoir d'où naît la fleur en festons enlacée,
Qui de ton guide aux cieux réjouit la beauté?
Je fus un des enfans de la sainte couvée
Qui suivit Dominique en son pieux chemin,
Où bien l'on se repaît à moins qu'on ne dévie.
Celui qu'a droite j'ai pour plus proche voisin
Fut moine et maître mien, Cologne est sa patrie,
Albert son nom, et moi je suis Thomas d'Aquin.
Veux-tu? je puis plus loin contenter ton envie;
Poursuivons, viens avec, suis de tes yeux ma voix;
Visitons fleur à fleur la guirlande béate:
En ce scintillement qui te sourit, tu vois
Gratian pour qui la joie au paradis éclate;
Et pourquoi? son savoir éclaira les deux droits.
L'autre occupant tout près la place immédiate
Fut ce Pierre fameux oblateur de son or
A sainte église, ainsi que la veuve pauvrette.

La cinquième lueur, plus que nous belle encor,
Respire tant d'amour que la terre inquiète
Désire d'en connaître ou la chûte, ou l'essor.
En elle est cet esprit de tant de science abstraite
Qui si la vérité reste la verité
N'eut et n'aura jamais d'égal ou de semblable.
Vois non loin ce flambeau, magnifique clarté,
Qui la bas sous la chair lut dans l'impénétrable
La nature de l'ange et sa causalité.
Là, dans ce point lueur qui te sourit aimable,
Des temples du chrêtien tu vois le défenseur;
A son style Augustin y pourvut sa pensée.
Si de l'oeil de l'esprit tu suis ton moniteur,
Recueillant sur mes pas la louange semée,
De huit en voilà sept de lueur en lueur.
A l'aspect de tout bien, ici, brûle embrasée,
L'âme sainte au coeur pur qui d'un monde où tout ment
Révéla les dangers à qui sut bien le lire.
Le corps dont on l'avait chassée indignement
Gît paisible à Ciel-d'or, et ce fut du martyre,
Et de l'exil qu'elle eut en paix ce gisement.
Vois flamboyer plus loin ce foyer qui respire:
C'est Isidore, et Bède, et Richard qui, parfait,
Eleva ses pensers plus qu'une âme ordinaire.
Celui d'où ton regard de lui sur moi se plaît
C'est une âme qui grave en profonde matière
Trouva la mort trop lente au gré de son souhait.
C'est du savant Siger l'immortelle lumière
Qui dictant ses leçons au Fouarre carrefour
Toucha des vérités dont on se fit un glaive.
Puis semblable à l'horloge avertisseur du jour
Quand l'épouse de Dieu matinale se lève
Pour chanter à l'époux dont elle veut l'amour,
De son rouage mû l'un force, l'autre élève,
Parlant son tintement par un si doux tin, tin,
Que l'esprit bien dispos en amour se révèle.
Du glorieux rouage ainsi le jeu soudain
Se mût, dit mot par mot un son de douceur telle
Que nul ne peut saisir ce langage divin,
Si ce n'est au séjour de la joie éternelle

PARADIS CHANT VINGT-QUATRIÈME

ARGUMENT.

Invocation de Béatrix au Collége apostolique.
S.t Pierre examine Dante sur la foi.

Bienheureux conviés élus au grand banquet
Du cher agneau béni qui fait votre pâture
Telle que pleinement votre ardeur s'en repait,
Quand ce mortel a part à votre nourriture
Emanant jusqu'à lui de ce parvis sacré,
Avant l'instant fatal que prescrit la nature,
Aimez ce grand désir en son coeur concentré,
Instillez sur son front: aux ondes généreuses
Ou vous buvez il puise, il en sort inspiré.
Béatrix avait dit, et ces âmes heureuses,
Sur des axes constants de tourner, redoubler,
Flamboyant à l'instar de sphères lumineuses.
Tel dans l'horloge on voit chaque cercle rouler
Sur son axe, mais tel que l'oeil qui considère
Croit voir le premier stable et le dernier voler.
Tels ces feux oscillant d'une et d'autre manière
Me fesaient présumer de leur félicité,
Selon qu'était leur cours, lent, rapide, ordinaire.
Du feu qui me sembla de plus grande beauté,
J'eu vois jaillir un feu qui si joyeux rayonne
Qu'il les dominait tous par sa vive clarté.
Autour de Béatrix trois fois il tourbillonne,
L'honore par un chant si pur et si divin
Qu'à le dire jamais je déflerais personne.

Ma plume aussi le saute et cède à l'ecrivain:
Vouloir d'un tel effet parler à l'arbitraire
Le style et le pinceau le tenteraient envain.
Sainte soeur qui nous fais ta si vive prière,
Par ton amour qui plait aux coeurs que tu ravis
Tu m'arrachès du sein de cette belle sphère.
Ensuite s'arrêta ce feu, rayons bénis,
Souffla sur Béatrix son haleine éphémère,
Quand il eut proféré ces mots que j'ai redits.
Puis elle: ô, du grand homme, éternelle lumière
Auquel le Christ fia les clefs cet instrument
De l'inéfable joie octroyée à la terre,
Sonde ce coeur humain plus, moins profondément,
A ton gré, sur la foi cette vive etincelle
Qui t'a fait sur les flots t'avancer hardiment!
S'il aime, espère, croit, vrai, confiant, fidèle;
Tu le sais, car ici tu vois tous les objets
Dans l'être qui contient l'existence éternelle.
Mais comme cet empire est peuplé de sujets
Vrais enfants de la foi, pour en grandir la gloire
Viens jusqu'à ce mortel dire de ce qu'elle est.
Tel le bachelier s'arme, évoquant sa mémoire
Muet tant que le maître ait proposé les faits
Qu'il faudra soutenir sauf réserve de croire:
Tel pendant son discours je me prémunissais;
Pour être en tems utile, avec arme légale,
A bon solliciteur intrépide profès.
Réponds, fervent chrétien, que ton âme s'étale;
Qu'est la foi? Sur ces mots je dirigé mes yeux
Vers la dite lueur d'où cette voix s'exhale;
Et puis vers Béatrix dont l'oeil impérieux
Ordonna que j'ouvrisse à l'instant la barrière
Qui retenait en moi mes flots silencieux.
Grâce, quand tu permets qu'au grand primipilaire
Je me dévoile, dis-je, et m'ouvre tout entier,
Oh, fais couler ma voix, simple, énergique, claire!
Et je suis tel qu'en nous pour la fortifier
Mon père, en écrivit ton frère en sa foi vive,
Lui qui mit avec toi Rome en son vrai sentier,
Qui dit foi, dit substance, objet, expectative,
Argument d'un réel qui n'a rien d'apparent;
Telle sa quiddité m'apparait objective.

Tu dis bien, si tu sais la raison de son rang,
Me fut-il dit, et si ta science m'éclaire
Pourquoi substance avant, pourquoi puis argument.
Et je réplique alors; Chaque profond mystère
Qui sous un large aspect ici se montre à moi
Est à l'oeil si caché dans le double hémisphère,
Que leur seule existence existe dans la foi,
Sur qui de l'espérance est basé le haut trône,
Et c'est ce qui la fait vraiment substance en soi.
C'est d'après cette foi qu'il faut que l'on raisonne,
Et sans aucun égard à tel et tel on dit:
C'est le pourquoi du nom d'argument qu'on lui donne.
Si la science, en-bas, (la voix me répondit),
Et quelle quelle soit, était si bien comprise
Le sophisme dès lors y serait sans crédit.
De cet amour ardent s'exhala cette brise,
Puis me dit: Dès long-tems cette monnaie a cours,
Monnaie à bon aloi qu'à son poids juste on prise;
Mais toi la loges-tu dans ta bourse, et toujours?
Oui, dis-je, oui, je l'y tiens, bien luisante et bien ronde,
Telle que sur son coin nul doute de nos jours.
Puis j'entendis sortir de la lueur profonde
Resplendissant en lui: Ce plus cher des joyaux
Sur la base du quel toute vertu se fonde,
D'où te vient-il? Et moi: Les torrentiels flots
De l'esprit saint pleuvant en bienfaisante ondée
Sur les feuillets sacrés, soit anciens, soit nouveaux,
M'en sont un syllogisme une preuve acérée,
Mais telle que toute autre en démonstration
Apparait, à mon sens, pleinement émoussée.
Puis j'entends: Quand tu prends cette conclusion
Pour deux lois à la fois, la jeune et l'ancienne,
Qui te les fait tenir pour révélation?
Et moi: La vérité corroborant la mienne;
Les oeuvres que nature a pu seule opérer,
Sans enclume et fer chaud battus à perdre haleine.
Il me fut répondu: Dis, qui peut t'assurer
Du réel de ces faits? Hors de ce même style
Qu'il faut prouver, rien, rien ne te le peut jurer.
Si le monde séduit courut à l'évangile
Sans miracle, ai-je-dit, ce miracle est si grand
Qu'à lui seul par lui-même il en vaut plus de mille;

Car tu vins, maigre, pauvre, et de faim soupirant
Semer dans le vieux sol une excellente graine,
Jadis vigne, aujourd'hui sauvageon déchirant.
A travers les soleils quand je finis à peine
Le choeur sacré s'écrie: Entonons au Seigneur,
Imitons les accents du céleste domaine.
Et l'illustre baron mon examinateur,
Lui qui m'avait poussé presque à l'extrême faîte,
De rameaux en rameaux, poursuit, pressant docteur:
La grâce, Déité qui te rit, qui te fête,
A laissé ton esprit librement, hors de soi,
Déclarer jusq'ici ce qu'il faut qu'on admette,
Tel que j'approuve tout, tout ce qui vient de toi.
Il te faut maintenant m'exposer ta croyance,
Et me dire la source où tu puisas ta foi.
— Père saint, esprit grand, toi qui vis l'existence
De ta foi, mais si bien que tu sus empiéter
Sur un pas plus agile à la tombe en souffrance,
Commençai-je, tu veux m'ouir manifester
Mon symbole de foi; que je te communique
Et son principe auquel il te plait d'insister?
Je dis: Je crois en Dieu, puis je le crois unique,
Eternel, sans moteur, par amour, par désir
Mouvant tout, de tout tems, et toujours identique;
Et j'ai maints arguments à le bien soutenir
Et dans l'ordre physique et le métaphysique,
Et mieux la vérité qu'on sait d'ici venir,
Par Moïse, David, et la voix prophétique,
Et l'évangile, et vous, écrivains autrefois;
Quand l'esprit saint en vous se fit apostolique.
Trois personnes en Dieu je les crois, et les crois
Eternelles; j'en crois une et triple l'essence,
Telle qu'elle comporte, elle est une et sont trois.
Pour l'union divine, et profondeur immense
Que je discute ici, me suffit un auteur;
Mille fois l'évangile en scelle ma conscience.
Le principe est d'ici, de là le point lueur
Qui puis s'étend, grandit à la flamme semblable,
Et comme un astre au ciel étincelle en mon coeur.
Tel un maître entendant un message agréable
Félicite un héraut, l'embrasse tendrement
Au terme d'un récit et doux et mémorable;

Ainsi quand j'eus cessé me bénit en chantant
Et de joie animé, l'esprit apostolique,
Et lui qui me força dans mon retranchement
Me ceignit par trois fois, tant lui plut ma logique (1).

(1) Les dernières traductions de Dante qui ont pu nous parvenir depuis la première publication de nos études sur ce poète imprimées a Florence sont: La traduction anglaise en prose par O'donnel, élégante et littérale; celle de Wright en vers. L'auteur a introduit avec succès dans la langue anglaise le tercet de Dante.

Sa traduction qui reproduit chaque chant de la Divine Comédie sans ajouter un vers de plus est tenue pour un chef-d'oeuvre et occupe une place distinguée à côté de celle de Virgile, par Dryden et d'Homère par Pope.

La traduction en vers latins par l'abbé Piatta est regardée comme supérieure à celle de Thomas d'Aquin; celle du prince Jean en vers Allemands avec des commentaires fait grand bruit en Allemagne. M.r Ratisbonne a publié le purgatoire traduisant le tercet à rimes croisées de Dante par le tercet français.

Enfin a paru celle de Lamennais. On s'attendait à mieux. Cette traduction est insoutenable comme lecture d'agrément; et comme traduction, c'est un mélange bizarre de néologismes et d'archaïsmes, oeuvre inculte, incolore, simple étude d'autéur sur un grand poète que le traducteur a travesti.

Nous devons mentionner aussi le manuscrit conservé à la bibliothèque des R. P. Bénédictins de Catane, sur le quel le bibliothécaire Della Marra a fait un travail important, relevant les erreurs et les omissions de vers qu'on y rencontre de tems en tems, manuscrit pourtant qui présente souvent la plupart des bonnes variantes admises dans les éditions les plus correctes.

PARADIS, CHANT VINGT-CINQUIÈME.

ARGUMENT

L'Apôtre S.t Jacques examine Dante sur l'espérance.

Si le sort veut un jour que le sacré poème
Au quel le ciel, la terre, ont eu si grande part,
Et qui pour de longs ans a maigri mon moi-même,
Désarme la rigueur m'exilant du beau parc
Ou pacifique agneau reposa mon enfance,
Hostile à chaque loup qui lui lance son dard;
Renom et robe en moi, tout régénérescence,
Je reviendrai Poète, et prendrai le laurier
Sur ces fonds baptismaux témoins de ma croyance.
Ce fut là mon début dans le divin sentier
De la foi, par qui l'âme à Dieu se concilie,
Et d'où trois fois m'a ceint l'apôtre le premier.
Puis s'avance vers nous un feu qui se délie
Du groupe d'où sortit le prince des pasteurs
Chefs que légua le Christ à la nonvelle vie.
Et ma Donna suivant ses transports ovateurs
M'a dit: admire, admire, et vois le patronage
Pour qui, là-bas, Gallice abonde en visiteurs.
Telle à son compagnon vient, pose sur la plage
La colombe, et tous deux ils se disent leurs feux,
Tournent, en murmurant leur suave langage.
Ainsi j'ai vu deux grands, deux princes glorieux,
D'un bienveillant accueil se renvoyer l'hommage,
Louant les mets, là-haut, nourriture des cieux.

Puis après les saluts, les compliments d'usage,
Muet et *coram me* l'un et l'autre posa,
Rouge de feu, mais tel à vaincre mon visage.
Et Béatrix riante en ces mots commença:
Grande âme, c'est par toi que la munificence
De notre Basilique aux siècles s'annonça;
Fais-nous en ces hauts lieux retentir l'espérance?
Tu sais qu'autant de fois tu l'es, et l'as été
Que Jésus à ses trois se fit plus évidence.
— « Haut le front, et retiens pour ta felicité
« Que tel qui vient ici du monde de la terre
« Doit y prendre à nos feux pleine maturité. »
Ces mots fortifiants du second luminaire
M'arrivent, lors mon oeil s'élève vers les monts,
Quand surchargé dabord il baissa la paupière.
— « Puisque notre grand Sire, oh, graces à ses dons,
Empiète sur tes jours, et dans son sanctuaire
T'accorde un tête-à-tête avec ses plus grands Mons,
Afin qu'instruit du vrai que son palais enserre
L'espérance en ton coeur, en autrui s'en nourrit,
Elle lien d'amour au terrestre hémisphère,
Explique ce qu'elle est, et comment s'en fleurit
Ton âme? dis, en toi, d'où, quand, comment entrée? »
C'est la même clarté qui toujours poursuivit.
Et pieuse Donna mon guide à l'empyrée,
Soutien de mon essor dans les mondes distants,
Se subroge à ma voix à parler préparée.
L'église ne connaît parmi ses combattants
Nul enfant plus que lui ferme dans l'espérance
Tel qu'on le voit écrit dans l'oeil des firmaments.
Si, désertant l'Egypte, il visite d'avance
Jérusalem, soldat qu'on réclame à servir,
Une grande ferveur lui vaut cette indulgence.
Quant aux deux autres points que tu veux éclaircir,
Non pas pour les savoir, mais afin qu'il redise
Combien cette vertu te cause de plaisir,
Je les livre à son gré, qu'il parle sans remise,
Il le peut sans jactance et sans être étonné,
Et la grâce de Dieu sur ce le favorise.
Tel l'élève au docteur riposte spontané,
Hardiment, sur les points qui fondent sa doctrine,
Afin que son savoir éclate instantané:

L'espérance, dis je, est l'attente que domine
Le réel d'une gloire avenir, le moteur
D'un prémérite né de la grâce divine.
Cette clarté me vient de plus d'une splendeur,
Mais en moi, le premier, en glissa la semence
Le chantre souverain du grand ordonnateur.
Oh, qu'il mette en toi seul toute son espérance
Quiconque sait ton nom, a-t-il dit dans ses chants;
Eh, qui peut l'ignorer quand on a ma croyance?
Ton épître en doux flots les coula dans mes sens,
Tant et tant que mon âme en est surabondante,
Et de moi sur autrui je les pleus, les épands.
Tandis que je disais, dans l'aire éblouissante
De cet embrasement, un grand feu palpitait,
Multiple, spontané, tel que l'éclair s'enfante.
Puis il a dit: l'amour, et qui me dévorait,
Instinct à la vertu ma compagne fidèle
De la palme à l'arène où la lutte expirait,
Veut que je m'en exhale à toi tout feu pour elle.
Dis, car j'aime à savoir de toi ce que tu crois,
De l'espérance, enfin, qu'attends-tu, dis, révèle?
L'écriture ai-je dit, et j'entends les deux lois
Pose le but qu'ici ce lieu me signifie,
Les coeurs dont Dieu s'est fait un délectable choix,
Un double vêtement, nous a dit Isaïe,
Dans leur vrai domicile un jour les vêtira,
Et leur vrai domicile est cette douce vie.
Plus pleinement encor ton frère en pérora
Dans ce point où traitant de l'aube blanchissante,
Sur cette vérité sa foi nous éclaira.
Mais avant qu'eut cessé ma voix obéissante
Dans le plus haut des cieux s'entend *sperent in te,*
Chant au quel répondit chaque ronde oscillante.
Puis, un astre des leurs força tant sa clarté,
Qu'un tel astre, au Cancer supposé luminaire,
Un jour aurait un mois en continuité.
Telle se lève, va joyeuse bayadère,
S'introduit dans la danse aspirant à l'honneur
De fêter l'épousée et non point à méfaire;
Ainsi mes yeux ont vu le double éclat-splendeur
Venir vers les deux feux tournant en harmonie,
Ainsi que le voulait leur amoureuse ardeur,

Se mêler dans le chant et dans la symphonie,
Et ma Donna sur eux tint son, oeil attaché,
Telle reste une épouse immobile, ébahie.
Celui qu'ici tu vois dormit le front penché
Sur notre Pelican, et c'est encor lui même
De la croix au grand role appelé, recherché.
Béatrix avait dit, et la Donna que j'aime
Fixant ces trois lueurs, resta sans se mouvoir
Soit avant de parler, soit ayant clos son thème.
Tel fixant le soleil se dit l'appercevoir
Qui voile son éclat, un peu se décolore,
Puis à force d'y voir finit par ne plus voir.
Tel devins-je à l'aspect du nouveau météore
Quand j'entendis: Eh quoi, ton oeil s'éblouira
Cherchant à voir ici ce qu'ici l'on ignore!
Mon corps sous terre est terre, il y demeurera
Jusqu'au jour ou le mort en nombres millenaires
Aux décrets éternels, enfin, s'égalera.
Les deux astres montés à la gloire en ces sphères
Ont eux seuls revêtu le double vêtement:
C'est ce que tu diras au monde de tes pères.
De la guirlande alors le vif scintillement
Se calme, et puis se tait la mixte mélodie,
Voix de la splendeur triple en resplendissement.
Tels à pressant péril, ou manoeuvre accomplie,
Les rameurs qui tantôt fatiguaient l'onde, au chût
D'un sifflet imprévu résonnant à l'ouie
S'arrêtent, telle, alors, que mon âme s'émut!
Quand pour voir Béatrix je me tournai vers elle,
Et je ne pus la voir, bien que mon oeil en fut
Face à face au séjour de la joie éternelle.

PARADIS CHANT VINGT-SIXIÈME

ARGUMENT.

S.t Jean l'évangeliste interroge Dante sur la charité — Adam raconte au poète sa félicité dans le paradis terrestre et ses malheurs.

Mon oeil était la nuit et mon trouble durait,
Quand du foyer brûlant qui refoula ma vue
Un souffle en est venu qui vers lui m'attirait.
Tandis que ton oeil sort de la nuit qui l'obstrue
Effet de mes clartés, raisonnons, m'a-t-il dit,
Pour compenser en toi ta faculté perdue.
Débute, et dis à quoi s'attache ton esprit,
Et ressouviens-toi bien que ta vue engourdie,
Interdite, est intacte, et qu'encore elle vit;
Car celle qui te meut dans la route infinie
Du haut ciel tient en soi dans son oeil pénétrant
La vertu que jadis eut la main d'Ananie.
Et je dis: qu'à son gré, n'importe, indifférent,
Vienne un baume à mes yeux, cet organe coupable,
Par où m'entra son feu qui va me dévorant.
Le bien de cette cour, ivresse inaltérable,
Est l'Alph' et l'Oméga de tout ce qu'en mon coeur
Prescrit, grave l'amour on de rude, ou d'aimable.
L'organe précédent qui calma la terreur
Qu'avait produite en moi mon oeil fait insensible,
Pour raisonner encor réveilla ma ferveur.
Maintenant, a-t-il dit, en un plus subtil crible
Tu seras tamisé: dis-nous quels sentimens
Ont dirigé ton arc vers une telle cible?

Moi : la philosophie avec ses arguments,
L'autorité d'ici tirant sa descendance,
D'un tel amour en moi scella les fondements ;
Car du bien comme bien ayons l'intelligence,
L'amour s'allume, amour d'autant plus exalté
Que plus grande en bontés est sa circonférence.
Ainsi vers ce principe en qui tout est enté,
(Car tout bien qui reluit au dehors de sa sphère
N'est qu'un rayon, rayon de sa pure clarté)
Vers lui doit s'élever comme but nécessaire
L'esprit affectueux de quiconque entrevoit
Le vrai d'après le quel ce principe s'éclaire.
Ce vrai, dans mon esprit, se développe et croît,
Grâce à qui m'enseigna qu'au rang hiérarchique
Des substances sans fin le faîte en est de droit
A l'amour. Je le sais par l'auteur véridique
Quand à Moïse il a dit allusivement :
Oui, tu verras la force universelle, unique.
Tu l'as inscrit en moi dès le commencement
Du ban proclamateur du sublime mystère
Des cieux, la-bas, Héraut toi le plus éminent.
La voix : par l'intellect des enfans de la terre,
Et par l'autorité qui lui prête la main,
De tes affections garde à Dieu la première.
Mais dis : vers cet amour, quelque appât sur humain
Le sens-tu t'entrainer? Oh, fais aussi m'entendre
Par quel nombre de dents te retient son grapin.
Du grand aigle du Christ je crus, alors, comprendre
La sainte intention, et bien je pressentis
A quel point il voulait m'amener à descendre.
Sans me déconcerter hardiment je repris :
Tous les attraits d'amour à Dieu, de leur puissance,
A servir mon amour se sont assujettis.
L'existence du monde, à moi mon existence,
Le trépas qu'il subit pour m'assurer un lot,
Ce qu'un croyant semblable à moi tient d'espérance,
Unis aux notions dont j'ai traité plus haut
Des flots du faux amour m'ont sauvé du naufrage
Et du vrai, sur sa rive ils ont mis leur dépôt
Du verdoyant Eden j'aime tout le feuillage
Que son jardinier soigne, et l'aime d'autant plus
Que sur eux sa bonté se répand davantage.

Soudain un chant suave alors que je me tus
Retentit dans les cieux, et Béatrix émue,
Disait avec les choeurs; *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*.
Tel on s'éveille aux dards d'une lumière aigüe,
La force optique allant au devant du jaillir
Qui perce la tunique et ravive la vue,
Et l'oeil en s'éveillant redoute de s'ouvrir:
Tant au réveil subit on ignore, on hésite,
Si la réflexion ne nous vient secourir.
Telle ma Béatrix monda de mon orbite
Tout ce qui l'obstruait, grâce au double miroir
Dont les dards rayonnants n'avaient point de limite.
Quand mieux qu'auparavant mon organe put voir,
Quelle est, dis-je, étonné, quelle est cette lumière,
La quatrième à mes yeux? Pourrais-je le savoir?
Et Béatrix: ce feu qui, du sein de sa sphère,
Contemple son auteur, c'est le premier esprit
Que jamais ait créé la vertu la première.
Tel un rameau feuillu dont la cime fléchit
Sous les vents voyageurs, et puis droit se relève,
Effet de sa vertu qui vous le raffermit;
Tel ai-je fait, pendant que son discours s'achève:
Je m'étonne, et me sens libre d'anxiété,
Né le désir de dire à l'esprit dont je rêve.
Et je débute: ô fruit seule maturité
Que la terre enfanta complète, ô père antique,
Toi qui vis fille et bru dans la virginité,
Écoute qui t'honore, accueille ma supplique,
Parle-moi? Mes désirs, ton oeil en moi les lit,
Et, pour t'ouïr plus tôt, point ne les communique.
Souvent un animal sous son manteau frémit,
Tel qu'éclate au dehors son instinct volontaire,
Suite des mouvemens que sa toison trahit:
Tel le premier esprit souffle du premier père,
Me rendait transparent sous ses voiles épais
Combien il accourait gaîement me satisfaire.
Bien que tes volontés se taisent, je les sais,
Je les sais, me dit-il, et mieux me les explique
Que tu ne connais, toi, les plus réels objets.
Car je les vois moi-même au miroir véridique
Qui réfléchit de soi toutes les notions,
Quand aucune de lui ne parle la réplique.

Tu veux savoir combien les tems coulèrent longs
Dans ce sublime Eden où ta céleste sage,
A disposé tes pas à tant, tant d'échelons?
Combien de tems il fut le charme de mon âge?
Le grand dédain qui fit que je fus éconduit?
Le langage inventé que je mis en usage?
Or, mon fils, ce n'est pas d'avoir mordu le fruit
Qui motivait en soi cet arrêt qui m'exile,
Mais bien d'avoir franchi l'impérieux circuit.
Du lieu d'où Béatrix a fait partir Virgile,
Quatre-mille-trois-cents et plus deux livraisons
De soleil, mon désir soupira ce concile.
Je l'ai vu parcourant les groupes des saisons,
Tourner autour des feux dont sa route est peuplée,
Pendant ma vie en bas neuf-cent-trente moissons.
Entière s'éteignit ma langue articulée,
Avant qu'au monument qui surgirait envain,
La race de Nembrod s'obstinât aveuglée.
Car nul humain effet, ne peut être sans fin.
La cause? Des mortels le mobile caprice,
Qui sous l'influx du ciel cherche et fuit le certain.
Parler est une chose en quoi rien n'est factice,
Mais parler non ainsi, mais ainsi, sur ce point
La nature se tait cédant à l'artifice.
Avant mon ambassade où le jour ne luit point,
El sur la terre était la bonté souveraine
Qui circonscrit en moi cette splendeur qui point;
Plus tard ce fut *Eli;* vulgaire phénomène!
L'usage est le feuillage, au printems le nouveau
Y succède au premier qui meurt jonchant la plaine.
Sur le mont qui des mers domine le niveau
Et le plus, là ma vie y fut pure et souillure,
De l'heure la première au coup deux du marteau,
Quand le soleil à six change de tablature.

NOTES

. . . . da cui io tolsi
Lo bello stile che mi ha fatto onore. Enf. ch. 1.er

Dante a mis à la torture l'esprit de ses illustrateurs, il est un problème pour les savants; son oeuvre n'a pas de manuscrit authentique; son éducation nous est peu connue: l'homme a passé, *tradidit mundum disputationibus eorum*; son livre a survécu: *vaticinamini ex ossibus istis.* Plusieurs commentateurs ont vu l'idée primitive de son poème dans les légendes anciennes, d'autres dans Virgile se fondant sur le vers ci-dessus.

Uberti Giordani dans une lettre à Evasio Leone établit un point de ressemblance curieux entre le livre de Job et le triple poème; sa lettre se trouve reproduite en tête de la traduction en vers de Job par Rezzano, dans le 2.me volume de la bible de Martini.

Dante est plein des anciens, mais encore plus des livres saints: c'est Moïse, c'est David, c'est Job, ce sont les prophètes, les Evangélistes, l'Apocalypse, les S.t Pères; sa poésie est surabondante des inspirations du ciel, il est le précurseur, le hérault *du Génie du christianisme.* Salomon est pour lui la haute lumière qui n'eut pas de second; on dirait que c'est dans ses écrits qu'il a pris son point de départ: *il saggio indagherà la sapienza di tutti gli antichi, farà studii nei Propheti:* Sapientiam antiquorum exquiret sapiens et in prophetiis vacabit (Eccl. ch. 39. v. 1.) Ezechiel lui a fourni le début sublime, d'un des chants du purgatoire; et le 28.me est plein d'idées empruntées au cantique des cantiques: il est facile de voir que la verve du poète s'est inspirée au langage mystique du grand roi.

La notte ch'io passai con tanta pietà. Enf. ch. 1.er

Noctem illam tecti in sylvis immania monstra
Perferimus. Virg.

Mi ripingeva là dove il sol tace, Enf. ch. 1.er

. . . *Argiva phalanx instructis navibus ibat*
A tenedo tacitae per amica silentia lunae. Virgil.

Cette imitation n'a pas échappé aux commentateurs, mais ils n'ont ni saisi, ni mentionné le fait psycologique qui a produit l'originalité de la pensée: le poète dans l'effervescence de son imagination, et la hardiesse de son style a, par une heureuse transformation de l'abstrait en concret, synthétisé les deux extrêmes du vers. Nous ferons observer à ce sujet que parmi les travaux philologiques modernes qu'on a publiés sur Dante, *Il Florilegio e dizionario dantesco di Mauro Granata Casinese da Messina, stampato Napoli 1855*, n'est point une de ces compilations usées, mais un de ces ouvrages judicieusement, conçus, exécutés, qu'on peut consulter avec le plus grand fruit; tout y est choisi, tout y est bon, presque tout y est neuf et sur tout exposé avec beaucoup de clarté et de goût.

Essa è la luce eterna di Sigeri. Par. ch. 10.me

Les commentateurs italiens donnent peu de détails sur *Siger* et on ne peut s'expliquer sur quelle autorité Pier Angelo Fiorentino a traduit *Sigieri* par Séguier.

M. Victor Lederc de l'académie des inscriptions et belles-lettres a réuni des recherches importantes sur le professeur de la rue du Fouarre. Il pense que le Siger dont il s'agit ici est Siger de Courtray. Les preuves données a l'appui de cette assertion sont convaincantes, elles sont mentionnées avec détail dans l'histoire de Dante par Artaud de Montor de qui cette note est extraite et meritent d'être transportées dans toutes les prochaines éditions italiennes de la divine comédie ainsi que ce qui a été dit par M. Raynouard sur Arnaulz Daniel.

M. Raynouard de l'académie française, dont il fut le secretaire perpétuel, provençal d'origine, auteur de la grammaire et du dictionnaire de la langue romance, a donné une explication importante du passage du troubadour Arnaulz Daniel, il l'a intitulé: rétablissement du texte de la divine comédie 26me chant du purgatoire: ce texte se trouve altéré dans toutes les éditions italiennes, et même les dernières qui prétendent avoir copié sur M. Raynouard présentent des variations dans l'orthographe.

Che fu già vite ed or è fatta pruno, Par. ch. 24.

Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas?

Che è quello ch'io far dovessi per la mia vigna, e fatto non lo abbia? perchè ho aspettato che facesse delle uve, ed ella ha fatto delle labrusche Isaïe ch. 5, vers. 4.

C'est le propre des grands écrivains de traduire, d'une manière inimitable, dans leur propre langue, les beautés de leurs modèles.

Entendons Racine traduisant Jérémie en poète, et Massillon le traduisant en orateur.

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus Comment en un plomb vil l'or pur s'est il changé:

Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum. Les pierres du sanctuaire se trainent indignement dans la boue des places publiques: Serm. des Elus.

Et Delille nous reproduisant le fracas de l'Etna dont Virgile fut sans doute témoin plus d'une fois:

. . . . . *Quoties cyclopum effervere in agros,*
Vidimus undantem ruptis fornacibus Etnam
Flammarum que globos liquefactaque volvere saxa.

Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux
Parmi des rocs ardents des flammes ondoyantes
Vomit en bouillonant ses entrailles brûlantes.

Ma dimmi se tu l'hai nella tua borsa. Par. ch. 24.

C'est ici une de ces naïvetés comme on en rencontre quelque fois chez notre poète, et aux quelles ses détracteurs n'ont pas manqué de se prendre; mais qu'est-ce qu'elles prouvent si ce n'est la simplicité, la bonhomie de son âme.

. . . *Coi suoi conti* Par. ch. 25.

T'accorde un tête-à-tête avec ses plus grands Mons.

Mons, abréviation de Monseigneur, titre que les souverains seuls donnent en France aux Evêques et Archevêques dans les formules de salut.

. . . *occhi miei ogni quisquilia.* Par. ch. 25.

On ne peut comprendre Dante qu'en l'étudiant dabord

philologiquement. On ferait sur lui une étude très-utile si l'on comparait sa vocabulation et ses constructions de phrases avec celles des autres langues: soit, par exemple, la langue Romance ou Romane devenue plus tard la langue provençale, langue qu'il posséda bien, témoin les vers qu'il en a cités: on y trouverait une foule d'analogies telles que:

Camino, lou cam n; *la vista* la visto; *il lume* lou lume; *la voglia* la voyo; *assetar* assetar prov. asseoir, fonder, regler; *lo strazzio* l'estras, prov. le ravage, le déchirement: *Quando che sia*, couro que siegue prov. etc. etc.

Quisquilia nous parait être un mot encore plus curieux dans sa généalogie; on dit en provençal à la vue d'un encombrement qu'*es aco*, *qu'es qué la;* ce que le français a traduit plus tard par qu'est-ce que c'est qu'il y a, ou qu'est ce qu'il y a. Le *quisquilia* nous parait un substantif de la phrase ci-dessus: bien des mots sont empruntés aussi à la langue Allemande: *Schermo* (Schirm) abri; *Scherzo* (Scherz) plaisanterie; *snello* (snell) rapide; Desco (Tisch) table, pupitre. etc. etc.

Eli si chiamò; e ciò conviene
Che l' uso de' mortali è come fronda
In ramo, che sen va, ed altra viene. Par. ch. 26.

Dante, après Horace, a touché ici un point d'une solution bien difficile rélativement au progrès, au perfectionnement, à la décadence des langues. L'usage y est bien pour quelque chose, mais la corruption des moeurs entraine avec elle les arts, les sciences, les lettres, le goût et le langage.

Il est bien difficile aussi de s'expliquer comment un même mot en s'anagrammatisant, en adoucissant ou renforçant ses voyelles, en substituant la consonne forte à la faible, ou réciproquement, ou bien en les doublant, les simplifiant, ou en contractant les syllabes, a pu représenter la même idée dans diverses langues, et souvent encor une idée toute opposée a celle du radical: je m'explique.

Haret en hébreu, est devenu en latin terra, en français terre, en espagnol, tierra, en italien, terra, en allemand Erd; Erta la déesse Tellus; enfin, Earth en anglais, et ceci s'applique à bien d'autres mots.

Calidus de caldus est devenu caldo, chaud; en allemand Kalt veut dire froid, ainsi qu'en anglais.

Albus, *blanc* en français est devenu *black*, noir, en anglais.

Que de modifications n'a pas subies l'*Ego* des latins; il est devenu yeu en langue romance; *iou* en provençal; *yo* en espagnol; *io* en italien, *je* en français, *jch* en allemand; *J* en anglais; *Eu* en Sicilien. Nous enrégistrons aussi ce dernier parce qu'il appartient à un des dialectes les plus remarquables, et qui a produit les beaux poèmes de Tempia et de Meli, dialecte dans le quel s'est fondue la vocabulation grecque, latine, arabe, allemande, espagnole, romance, italienne, et qui s'est accrue de leurs tournures et des leurs idiotismes. Pour en revenir à *Je* ce n'est qu'en français qu'on trouve ce pronom avec une synonimie qui en fait une nuance philosophique, personnelle à la langue: *Je* est la relation, *Moi* est l'absolutisme.

Io anche son pittore.
Je suis peintre aussi, moi!
L'état, ma botte, le destin c'est moi!

Le modeste *Je* n'a qu'un son sourd, une harmonie malheureuse, qui a nécessité l'invention du sonore *Moi*, que la métaphysique du langage a élevé si haut.

Chacun d'eux a son emploi particulier; l'un ne peut pas être isolément substitué à l'autre, mais dans leur emploi simultané ils tirent l'un de l'autre un mutuel appui. Les analogies de *Je* et de *Moi* vont à l'infini, en considérant ces pronoms comme les mots le sont dans les langues matériellement, idéologiquement, accidentellement, et dans les quatre formes de la construction. Mauro Granata a enrégistré dans son dictionnaire Dantesque soixante variations de sens dans l'emploi de l'auxiliaire *avere:* cent-vingt pour le verbe *essere;* cent-trente-deux pour le verbe *fare;* effrayante statistique grammaticale pour qui étudie les langues.

Ces mêmes verbes si l'on y joint *aller*, *devoir*, *pouvoir* n'en ont guère moins en français (voir le dictionnaire de l'académie.) Ce n'est point ici le lieu de discuter les difficultés d'une langue, mais ni dix, ni vingt ans ne suffisent à en approfondir une.

Valperga di Caluso a dit en parlant de l'italien: *il saper ogni cosa della nostra lingua, tanto eccede la capacità d'un uomo, che niuno puo cotanto ritenerne in mente, che forse altretanto non gliene resti ignoto o dimenticato:* et que sont nos langues européennes comparées aux langues orientales:

note pag. 10 additions et rectification.

M. Sébastien Rhéal a traduit Dante comme on écrit un roman. L'édition qu'il a donnée à Paris avec illustrations est élégante et économique; papier, dorure, images, caractères tout y est beau . . . . .

Un travail important a été fait sur le manuscrit du quinzième siècle de la bibliothèque des Bénédictins de Catane, il est dû à *Francesco Tornabene*, *Giovanni Cafici et Luigi della Marra.*

Wright a joint à son édition les belles compositions de Flaxman dont le burin a aussi interprété l'Iliade d'une manière toute homérique.

Quelques tercets de sa traduction donneront une idée de son faire.

In the mid-journey of our life below,
J found myself within a gloomy wood
No traces left, the path direct to show.
Ah! What a painful task to tell how drear,
How savage, and how rank that forest stood,
Which e'en to think upon renews my fear!
More bitter scarcely death itself can be.
But to disclose the good which there J found
J will relate what else 'twas mine to see.
How first J entered, it is hard to say;
In such deep slumber were my senses bound
When from the path of truth J went astray. etc.

EXTRAIT DE QUELQUES EXERCICES CLASSIQUES.

Satan sous la figure du Père d'Jschariot montre en songe à ce disciple, du haut d'une montagne, l'héritage destiné aux apôtres. (*Traduction de l'Allemand de* Klopstock). *Messiade ch. 3.me.*

. . . . . .

Viens, monte, allons, courage et ne chancelle pas!
Vois-tu ce mont sans fin, dans cet Eden fertile,
Dérouler ses créneaux et son ombre immobile;
Etincelant Ophir, dans ses flancs spacieux
L'or naît, renâit toujours, et des faveurs des cieux
Surabonde en tout tems cette féconde plaine:
De son bien-aimé Jean c'est ici le domaine.
Ces vignes, ces côteaux, ces champs, cette moisson

Qui, vacillante mer, s'enfuit sous l'horizon;
A Pierre, à son ami, c'est un don du Messie,
Vois cette immensité, ton oeil l'a-t-il saisie?
Que de trésors, ici; vingt cités, tu le vois,
Soeurs de Jerusalem, fille de tant de rois,
Sous les feux du soleil montent resplendissantes;
Dans ces riants vallons s'étendent florissantes;
Des Jourdains exhaussés dans l'air, scintillants, purs,
Serpentent d'arcs en arcs jusqu'au sein de leurs murs,
Y divisent les flots de leurs ondes captives
Dont mille Edens riants embellissent les rives.
Là, ses heureux élus trôneront, fastueux.
Distingue, en ce lointain, ce champ sec, montueux,
Étroit, inhabité, rocailleux, sans verdure;
Sur son front la nuit pèse, épandant la froidure,
Instillant ses vapeurs; les neiges, les glaçons
Dorment en ses ravins abimes inféconds;
De nocturnes oiseaux condamnés au veuvage,
Aux soupirs, à l'exil, en ce séjour sauvage,
Seuls tes hôtes futurs, vaguent, lents, indécis
Dans ces bois que la foudre a brisés, a noircis.
Voilà ton legs? Bientôt ils auront l'insolence
D'étaler devant toi, leur royale opulence
Les onze grands Élus, et tu verras leur oeil
Effleurer, fuir ton front où s'empreinte le deuil.
Mais que vois-je, ô mon fils, des larmes, oui des larmes!
Désespoir ou douleur faibles et vaines armes:
Cherches-en en toi-même et vole à ton secours;
Ecoute, a toi, mon coeur va s'ouvrir sans détours. etc. etc.

DÉBUT DE PROMÉTHÉE TRAGÉDIE D'ESCHYLLE

(Traduct. du grec vers par vers.)

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

La force.

Suspendons notre essor où finit l'univers,
Du Scythe c'est ici le ciel et les déserts.
Vulcain, le roi des Dieux a parlé; fils docile,
Obéis: sur ce roc abrupte élève, exile,
Et sous des noeuds de fer, ce bâtisseur d'humains,
Ce misérable . . . il a de ses coupables mains
Déroblé de ton feu cette fleur pure essence

Fleur principe de vie et de toute existence.
L'homme en est investi : ce forfait odieux
Appelle sur son front la colère des Dieux.
Il saura que du ciel on doit craindre le maître,
Et refuser le bien qu'il ne veut pas permettre.

Vulcain.

Célestes messagers des paternels décrets
Rien n'a pu jusqu'à moi retarder votre accès;
Mais sur ce roc affreux où l'ouragan s'agite
Pour enchaîner un Dieu, moi, mon audace hésite.
S'il le faut j'y saurai fortifier mon coeur :
Qui désobligе un père en émeut la rigueur.
Postérité d'Astrée, adepte intelligence;
Malgré toi, malgré moi, détestable vengeance ?
Sur ce roc escarpé, solitude des airs,
J'enlacerai ton Dieu sous de robustes fers;
Là, plus d'humaines voix, plus de formes humaines.
Mais, sous un ciel igné, de brûlantes haleines
De tes ans hâleront la fleur. Lente à tes voeux
La nuit viendra du jour éliminer les feux.
L'aurore à son réveil évincera les ombres;
La douleur, les ennuis, hôtes cruels et sombres
Tortureront ta vie, et de libérateur
Point encor..! De tes maux, eh, quel est donc l'auteur?
Toi, ton humanité, bienfaiteur téméraire?
Dieu, ta fraude, a, des Dieux méprisant la colère
Du savoir aux humains agrandi l'horizon :
Criminel, sur ton roc, odieuse prison,
Insomne, nu, debout, et le torse immobile,
Tu vivras : plaintes, cris, éloquence inutile !
Le roi des Dieux est tout inflexibilité,
Le Début au pouvoir veut la sévérité. etc.

con le proposizioni seguenti

ET.RTGO HOEPT.T

DI

LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI

11.me 12.me 23.me CHANTS DU PARADIS

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

FAISANT SUITE AUX CHANTS PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE À PISE

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi summo que volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo.
Van. praed. rust.

DI
TTRICO HOEPLI

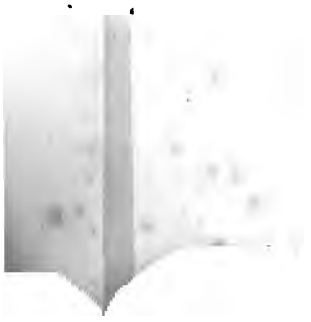
FLORENCE

TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
de M. Cellini et C.

PARIS

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
—

Décembre 1857.



À MONSIEUR

LE DOCTEUR ALEXANDRE TORRI

DE VÉRONE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE VALDARNO DEL POGGIO

Monsieur.

Quand l'Académie de Valdarno del Poggio, la plus ancienne de l'Italie, m'admet par ses suffrages au nombre de ses membres correspondants, je ne puis être que flatté de l'honneur qu'elle me fait, et je l'en remercie.

Transplanté depuis peu sur le sol de la Toscane, mon séjour de prédilection, je ne puis m'appuyer auprès d'elle d'aucun titre, mais s'il faut en alléguer un, ce sera d'être l'admirateur des gloires de l'Italie, et d'avoir voué ma muse, toute faible qu'elle est,

à ce grand Poëte que vous avez vous même illustré par des travaux si judicieux, et qui, dans l'histoire de l'esprit humain, restera toujours la première des intelligences.

Recevez, Monsieur, l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect

Votre très-humble et obéissant Serviteur

HIPPOLYTE TOPIN.

A L'ACADÉMIE

DE VALDARNO DEL POGGIO

HOMMAGE DU TRADUCTEUR

Mais qui réfléchirait au poids lourd de mon thême
A l'imprudent mortel qui soutient ce fardeau,
Ne me blâmerait point de trembler en moi-même.
Non, il n'est point le cours d'un débile bateau,
Ce flot que va fendant ma proue audacieuse
Ni d'un nocher qui craint les fatigues de l'eau

Paradis, Ch. 23.

PARADIS

CHANT ONZIÈME.

Argument.

Saint Thomas éclaircit à Dante le sens de quelques mots, et lui raconte la vie de Saint François d'Assise.

O soin que tout mortel poursuit insensément,
O vice, ô vanité de tous ces syllogismes
Qui te font l'aile en bas ramper obstinément!
Qui se voue au barreau, qui suit les aphorismes,
Qui court un bénéfice ou bien un évêché
Qui règne par la force et qui par les sophismes,
Qui vole, qui du gain est épris, entiché,
Dans les plaisirs des sens qui peine, qui s'abîme,
Et par un doux repos qui se sent alléché.
Quand libre des soucis dont le poids vous opprime,
Je suivis Béatrix, qui jusqu'aux cieux parvint,
Où l'accueil qu'on me fit ne fut pas peu sublime;
Quand chacun des esprits en son disque revint
Précisément au point début de sa carrière,
Tel un cierge au flambeau, fixe, droit, il s'y tint.
Et j'entendis la voix, concentrée en la sphère,
Qui me parla d'abord, de son brûlant réduit
Commencer, souriante, en forçant sa lumière.

Ainsi que mon éclat de son éclat reluit,
De même en me mirant dans sa flamme éternelle
J'y lis et tes pensers et ce qui les produit.
Tu doutes, et tu veux que creusant ma cervelle,
Clairement, longuement, j'explique au grand complet,
Et qu'à ton intellect ma glose te nivèle
Ce fait cité plus haut: *Où bien l'on se repait:*
Et cet autre où j'ai dit: *Il n'eut point de semblable:*
C'est ici qu'il faudra distinguer clair et net.
Le Dieu qui meut ce monde à lui seul pénétrable,
Avec cette sagesse en qui tout œil humain
Succombe avant d'en voir un fond insaisissable,
Voulant que s'approchât de son époux divin
L'Epouse de celui que sa voix solennelle
Au prix d'un sang béni disposa non en vain.
Confiante, honorée et pour lui plus fidèle
Institua deux chefs, personnelle faveur,
Qui d'ici, qui delà l'auraient sous leur tutèle.
L'un fut tout séraphique en sa brûlante ardeur,
L'autre chez les mortels par sa vaste science
D'un Chérubin en lui figura la splendeur.
Je parlerai de l'un sans choix de préférence,
Car l'éloge de l'un, de tous les deux s'entend,
Leurs travaux n'ayant eu qu'une même tendance.
Entre le Tupino puis l'onde s'épandant
Du mont où Saint Ubald y choisit sa retraite
Est un côteau fécond monticule pendant;
De l'Est Péruse y sent brûler, glacer son faîte
Et derrière, plaintifs, et dans l'ombre perdus,
Et Nocère et Gualdo courbent au joug leur tête.
Au point où sa raideur s'adoucit et le plus,
Sur le monde, un beau jour, un soleil s'improvise,
Tel celui-ci montant des pays de l'Indus.
Garde-toi de nommer ce lieu du nom d'Assise
Toi qui veux en parler, ce nom lui messierait
Dis Orient, l'idée en sera plus précise.

Du seuil de son aurore à peine il s'éloignait
Que déjà quelque peu s'imprégnait sur la terre
Cette grande vertu qui la fortifierait.
Jeune encor, son vouloir résistait à son père
Pour le choix d'une épouse à qui comme à la mort
Nul pour son bon plaisir n'élargit sa barrière.
Plus tard, devant la cour au compétent ressort,
Coram patre, sa main par lui fut acceptée,
Puis son amour devint de jour en jour plus fort.
De son premier époux veuve ici-bas restée
Nul jusqu'à celui-ci n'osa briguer son choix
Plus de onze-cents ans, obscure, non captée.
En vain a-t-elle ouï que la terreur des rois,
Le héros conquérant la trouva sous le chaume,
Compagne d'Amyclas froide au son de sa voix.
Constante, courageuse en vain on la renomme,
A la croix, près du Christ, elle monte à ses maux,
Quand Marie, à ses pieds, pleure le Dieu fait homme.
Mais pour ne point marcher voilant trop mes propos,
François, la pauvreté, c'est l'amant, c'est l'amante,
Qu'il faut voir désormais sous mes prolixes mots.
Leur union, leurs traits, ressemblance frappante,
Un amour merveilleux, la douceur du regard,
Disaient de leurs pensers la sainte et douce entente.
A tel point que, séduit, le vénéré Bernard
Devêt ses pieds, et court une paix enviable,
Et bien qu'il se hâtât, il plaint son long retard.
O richesse inconnue, ô trésor véritable
Sylvestre, Egydius, tel Bernard l'a montré,
Nu-pieds suivent l'époux, tant l'épouse est aimable.
Et puis il part, ce père et maître révéré
Emmenant son épouse, et l'humble pépinière
Autour du flanc desquels le licol s'est serré.
Fils d'un Bernardone, non, jamais sa paupière
N'a trahi de son cœur son orgueil fait honteux,
Quoiqu'il languit dédain et mépris du vulgaire.

Vers Innocent il vient, royalement pompeux,
Vante sa règle dure, et de sa sympathie
Reçoit le premier sceau pour ses Religieux.
Quand la sainte famille est en nombre agrandie,
Sur les pas de ce chef dont le céleste chœur
Plus dignement dirait la merveilleuse vie,
Honorius que meut l'esprit inspirateur
Ceignit d'une couronne adjointe à la première
La sainte volonté de cet archi-pasteur.
Et quand mourir martyr, l'aiguillonne, l'altère,
Devant la majesté d'un soudan orgueilleux
Il proclama le Christ et plus d'un mandataire
Ne trouvant que des cœurs par trop séditieux
Et ne pouvant languir, tristement inutile,
Il vient en Italie, un sol plus généreux.
Un roc, entre le Tibre et l'Arno, sied stérile
Là du Christ il reçut pour dernière bonté,
Le sceau qui deux longs ans marqua son corps débile.
Quand il plût à celui qui l'avait tant doté,
De l'appeler là haut à la gloire éternelle,
Apothéose due à son humilité,
Aux siens, aux successeurs d'un légitime zèle
Il a recommandé sa chère Déité
« Vous l'aimerez, dit-il, et d'un amour fidèle ».
Et de son sein, son âme, éclatante beauté,
Va, monte, recouvrer sa primitive sphère
Réclamant pour cercueil l'unique pauvreté.
Or conçois bien quel fut le compagnon de Pierre,
Qui devait du vaisseau dont il fut le tuteur,
Droit au but sur les flots diriger sa carrière,
Et tu reconnaîtras notre premier pasteur;
Car, quand on suit sa voix ainsi qu'il nous l'ordonne,
Oh! de quel bon fagot on sent qu'on est porteur.
Mais sa tribu s'est faite et friande et gloutonne
Et tant, et tant qu'il faut qu'elle cède au torrent,
Qu'aux bois elle s'épande et le nombre y foisonne.

Et plus loin du gardien elle va picorant,
Vagabonde au hasard, plus vide de laitage
Légère et mal vêtue on la voit en rentrant.
J'en connais bien encor qui craignent le naufrage,
Se groupent au pasteur, mais nombre si petit,
Que peu de drap se taille au froc du personnage,
Or donc, si mes propos ne sont pas sans crédit,
Si tu m'as écouté d'une oreille attentive.
Si tu rumines bien tout ce que je t'ai dit,
Ta volonté calmée en deviendra moins vive,
Tu connaitras le tronc qui fournit les éclats,
Et tu comprendras bien la dite corrective,
Où si l'on ne dévie, on s'y maintient bien gras.

CHANT DOUZIÈME.

Argument.

Apparition de nouvelles sphères. — Saint Bonaventure raconte à Dante la vie de Saint Dominique.

Quand la sainte lueur saisit les derniers mots,
Pour finir à l'instant d'exprimer sa pensée,
Soudain la sainte meule a rompu son repos,
Et roulante, en son cours ne s'arrêta lancée
Que lorsqu'une autre en fit son centre d'horizon,
Répondant à sa danse, à sa voix cadencée,
Voix qui domine autant nos filles d'Apollon
Les Sirènes, à nous, au sonore langage,
Que le rayon direct le réfracté rayon.
Tels on voit se courber en un léger nuage
Deux parallèles arcs à jumelle couleur,
Quand Junon à sa serve a transmis son message.
L'Extérieur naissant de l'arc intérieur,
Semblable au doux parler de la nymphe inconstante
Que consuma l'amour, tel Phébus la vapeur.
Arcs qui font présager aux humains douce attente,
Sur la foi du serment que Dieu fit à Noë,
Que l'onde sur les monts n'y serait plus stagnante.
De ces roses ainsi, tresses d'éternité,
Roulaient autour de nous les deux saintes nuances,
Tant s'accordait le centre avec l'extrémité.
Puis quand les chants de fête et les joyeuses danses,
L'échange répété de leurs flamboyements,
Les démonstrations, les douces prévenances,

Ensemble instantanés se turent librement,
Tels deux yeux au plaisir de qui meut la prunelle,
Tous deux simultanés s'ouvrant et se fermant;
Du centre lumineux d'une splendeur nouvelle
Une voix en sortit qui m'a pirouété,
Telle l'aiguille au pôle, et ma tourné vers elle.
Puis elle a dit: L'amour qui me fait ma beauté,
Sur le deuxième chef appelle ma parole,
Lui, qui le mien ici m'a dignement vanté.
Car où l'un parle, il faut qu'aussi l'autre ait son rôle
Et défenseurs tous deux des mêmes droits sacrés,
Leur front doit resplendir de la même auréole.
Les bataillons du Christ, soldats régénérés
Non sans le payer cher, sous la sainte bannière
S'avançaient lentement, peu nombreux, timorés,
Quand l'empereur qui n'a, n'eut rien de temporaire
Pourvut à son troupeau qui marchait compromis,
(Grâce libre, bien plus que faveur nécessaire),
Secourut son épouse et plus haut je le dis,
Lui donna deux soutiens dont les faits et les dire
De leurs égaremens tireraient les brebis.
Dans cet heureux pays où nait le doux zéphire
Pour faire épanouir les renaissantes fleurs,
Dont l'Europe au printems voit vêtir son empire.
Non loin des bords battus des flots perturbateurs,
Flots au delà des quels, après longue trainée
Phébus parfois dérobe à tout œil ses splendeurs,
Callaroga s'élève, ô cité fortunée,
Sous l'orbe où du lion dans l'écu protecteur
L'image en même tems domine, est dominée.
Dans ses murs y naquit l'ardent propugnateur
De la foi du chrétien, le vénérable athlète
Bon envers ses amis, mais dur au novateur.
Dans l'instant solemnel ou son âme fut faite,
Une telle vertu l'anima, la remplit,
Qu'enfermée en sa mère elle la fit prophète.

Quand sur les fonds sacrés à lui la foi s'unit,
Mutuelle union hors des siècles durable
Où réciproquement leur salut s'y promit,
La femme qui pour lui se rendit responsable
En un miraculeux sommeil a reconnu
Son croît, et de son croît la lignée admirable.
Et pour qu'il fut tel quel l'annonçait sa vertu,
Un ange descendant là-bas vous le baptise
Du possessif du maître auquel il s'était dû.
Son nom fût Dominique, et ne puis que j'en dise
Comme d'un vigneron qu'avait aimé le Christ,
Pour cultiver tous deux sa vigne reconquise.
On le crut vrai l'ami, l'émissaire du Christ,
Car l'amour qui dabord en lui fut évidence
Fut au premier conseil qu'avait donné le Christ.
Sa nourrice le vit souvent dans le silence,
Éveillé, sur le sol prosterné longuement,
Je viens m'humilier semblait son éloquence.
Oh, du nom de Félix père digne vraiment;
O mère avec raison Donna Jeanne appelée,
Puisque à ces noms l'effet correspond justement.
Non pour l'amour mondain que la foule aveuglée
Par Ostie ou Taddée embrasse en zélateur,
Mais pour la manne, en-bas, d'ici haut ruisselée,
En un laps de tems bref il se fit grand docteur,
Et tel qu'il entreprit de visiter la vigne
Qui s'étiole tôt, sauf bon cultivateur.
Puis à Rome qui n'est de nos jours si bénigne
Qu'elle le fut jadis, funeste égarement
Non du pontificat, mais du chef qui forligne,
Il n'y vint point chercher quelque dégrèvement
Pour un prompt bénéfice, oh, non point de prière,
Ni pour soi *decimas pauperum* l'aliment.
Mais il sollicita liberté pleine, entière,
De combattre l'erreur pour la postérité
De ces vingt-quatre fleurs dont t'encercle la sphère.

Puis fort de sa doctrine et de sa volonté,
Il se meut hardiment héraut apostolique
Tel un torrent qu'emporte un flot précipité.
Son flot impétueux heurte l'arbre hérétique,
Mais il heurte et s'obstine encor plus véhément
Lorsque plus obstiné l'on résiste énergique.
Son cours subdivisé roula diversement
Au catholique Eden que son flot fertilise,
Tel que chaque sillon y croit plus verdoyant.
Si telle fut du char d'où combattit l'église
Une roue, et qui forte à la bien soutenir
La fit être vainqueur d'une race insoumise,
De l'autre celle-ci t'en pourra découvrir
La vertu, dont Thomas tout vive courtoisie
Avant mon arrivée a su t'entretenir.
Mais l'orbe que le haut de sa périphérie
A décrit, s'oblitère abandonné sillon
Et la mousse domine où dominait la lie.
Sa race qui jadis suivait son droit filon
Pas à pas sur les siens, à rebours sur sa trace
Pose aujourd'hui l'orteil où posa son talon.
Mais on verra bientôt quel produit on amasse,
Né d'un méchant labour, quand le grain gromelant
Se plaindra qu'au grenier on lui refuse place.
Je crois que tel et tel vers par vers m'effeuillant
Quelque part dans mon livre y trouverait à lire
Je suis encore tel que je fus ci-devant.
Mais il ne viendra point de Casal, ni bien pire
D'Aquasparta, car tel prend l'écrit à rebours
Et s'il prête pour l'un, pour l'autre il se retire.
Je suis Bonaventure, au début de mes jours
Bagnorea m'a vu; quand mes devoirs parlèrent
Le siècle aux intérêts du ciel céda toujours.
Dans l'enceinte où je suis, les premiers y brillèrent
Illuminat et l'humble Augustin, qui vêtant
La bure et le cordon à Dieu se dévouèrent.

Hugues de Saint Victor est ici respirant
Et Pierre Comestor, et Pierre l'Ibérique
Que douze fois en-bas son ouvrage fit grand.
Le prophète Nathan, de la grand basilique
Chrysostomos, Anselme, et ce maître profès
Donat qui mit la main à l'art le plus antique.
Rhaban habite ici, puis resplendit tout près
Ce moine qui voyait hors de toute limite
Joachim qui naquit en pays calabrais.
Si d'un tel Paladin j'exalte le mérite
C'est le frère Thomas, son zèle tout amour
C'est son parler aussi qui doux m'y sollicite
Emouvant avec moi le chœur qui m'est autour.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

Argument.

Le triomphe du Christ.

Tel sous l'aimé feuillage un vigilant oiseau
Posant au bord du nid de sa douce lignée,
Quand la nuit voile tout de son morne réseau,
Désireux de revoir les traits de sa couvée,
De voltiger au loin, la pourvoir d'alimens,
D'un pénible labeur sollicitude aimée,
Sur la branche aérienne il devance le tems,
Tout ardeur, il voudrait que l'aurore indolente
A son œil attentif hatât ses feux naissants,
Debout ma Béatrix telle à moi se présente,
L'œil vers la région sous laquelle on croit voir
Le soleil s'avancer d'une marche plus lente,
Si bien qu'en la voyant hésiter, puis vouloir
Je me crus ressembler à qui désire, espère
Tout autre objet qu'il n'a se contentant d'espoir.
Mais entre deux instants l'instant fut éphémère,
Attendre, dis-je, et voir manifestations,
D'un ciel de plus en plus renforçant sa lumière
Et Beatrix a dit: « Voici les bataillons,
Du Christ victorieux, le fruit qui nous arrive
Des feux resplendissants de tous ces tourbillons ».
Sa face me semblait une étincelle vive,
De sa joie en ses yeux, telle était la hauteur
Qu'il faut que je m'en taise et non que je l'écrive,

Telle en un ciel serein dans toute sa rondeur,
Phébé luit au milieu de ces splendeurs premières
Email brillant du ciel et de sa profondeur,
J'aperçus au milieu de mille et mille sphères,
Un soleil qui lui seul vous les incendiait
Toutes, tel fait le nôtre à nos hauts luminaires.
A travers sa lueur diaphane, luisait,
Et visible luisait sa brillante substance,
Tant, tant, que sa clarté vive m'éblouissait.
« O Beatrix, ô guide, amour, bonté, constance! »
Elle m'a répondu: « Ce resplendissement
Est une force à qui rien ne peut résistance.
C'est ici la sagesse et le commandement
Qui du ciel à la terre ouvrit toute avenue,
Vœu long-temps des humains désiré vivement ».
Tel pour se dilater, s'échappe de la nue
Le feu qui ne tient point en ses retranchemens
Et, contre sa nature, en bas tend, et se rue.
Tel mon esprit, au sein de tous ces élémens,
Grandit, sent hors de soi la force qui l'attire,
Et puis que devint-il? mystère, égarements.
« Ouvre tes yeux, regarde, et sache en moi me lire,
« Et, que n'as-tu pas vu, mais tel à soutenir
« De ton puissant regard l'éclat de mon sourire ».
J'étais l'homme éveillé qu'un faible souvenir
D'un songe oblitéré travaille; il s'ingénie,
Il voudrait.... l'ombre fuit, et ne peut revenir.
Quand j'entendis ces mots descendre en mon ouïe
Mots bien dignes d'accueil, mots dignes toutefois
De durer où s'inscrit le passé de la vie.
Si pour me seconder les mille et mille voix,
Que Polymnie adjointe aux filles de la lyre
Nourrirent d'un lait pur, d'un lait gras de leur choix,
Retentissaient ici chantant le saint sourire,
Et tout ce que de joie avait l'aspect divin
Elles seraient encor, loin, bien loin du vrai dire.

Ainsi du Paradis vous figurant le sein,
Il doit sauter le pas notre sacré poème,
Tel fait le voyageur en un brusque chemin.
Mais qui réfléchirait au poids lourd de mon thême,
A l'imprudent mortel qui soutient ce fardeau,
Ne me blâmerait point de trembler en moi-même.
Non, il n'est pas le cours d'un débile bateau,
Ce flot, que va fendant ma proue audacieuse,
Ni d'un nocher qui craint les fatigues de l'eau.
« Pourquoi de mes attraits est ton âme amoureuse,
« Tant et tant que ton œil dédaigne le jardin,
« Où sous les feux du Christ, nait fleur et fleur nombreuse.
« Là, s'élève la rose où le Verbe divin
« Se revêtit de chair, là douze fois domine
« Le lys dont le parfum ouvrit le vrai chemin ».
Béatrix avait dit; moi qui toujours incline
A suivre son vouloir, je rengage mon œil
A combattre l'éclat dont son front s'illumine
Tel jadis, sous les feux d'un limpide soleil,
Déchirant des vapeurs les ombres passagères
Mes yeux ont vu d'un pré le nuancé vermeil,
Tel j'aperçus ainsi des groupes de lumières
Foudroyés du haut ciel par des jets lumineux,
Sans pouvoir m'expliquer qui foudroyait ces sphères.
Bienfaisante vertu qui pénètres ces feux,
Tu montas, tu laissas essor libre à mon âme,
Aux dards presque émoussés de mes débiles yeux.
La fleur belle, son nom de qui je me réclame,
Au point du jour, le soir, captiva mon esprit,
Et le concentra tout, sur la plus grande flamme.
Et quand l'une, et puis l'autre à l'envi me peignit
La grandeur, la beauté de cette étoile belle,
Qui triomphe là haut, et qui là-bas vainquit.
Des profondeurs du ciel une flamme en ruisselle,
Qui se formant en cercle au sein des firmaments,
L'environne soudain, et se meut autour d'elle.

Quels que soient les concerts qui doux retentissants
Ici-bas charment l'âme, irrésistible atteinte:
Nuages déchirés, sonore effroi des sens,
Comparés aux doux sens de cette lyre sainte
Par qui se couronnait le saphir glorieux
Ensaphirant du ciel la plus riante enceinte.
Moi, séraphique amour, j'encercle de mes feux
Les miraculeux flancs qui tressaillant d'attente
Ont hébergé l'objet de nos plus ardents vœux.
Cercle, je roulerai, reine des cieux puissante
Tant que suivant ton fils tu feras radieux
Plus, plus le ciel, ô toi, sa future habitante.
Ainsi tourbillonnait le sceau mélodieux
Et les autres splendeurs qu'un même instinct seconde
Du doux nom de Marie assourdissaient les cieux.
L'impérial manteau des volumes du monde
Qui luit de plus de feux et de ses feux renait
Sous l'haleine de Dieu dont l'univers s'inonde,
De son interne bord tant et tant se haussait
Et dominait nos fronts, que sa vive apparence
Nullement ou j'étais ne nous apparaissait.
Et mes yeux n'eurent point assez haute puissance,
Pour suivre en son essor le cercle flamboyant
Qui s'elevant montait vers sa douce semence.
Tel, à sa mère, tend les bras le jeune enfant
Quand il a de son lait épuisé la mamelle,
Force des feux d'amour hors de lui s'enflammant.
Chacun de ses foyers en haut s'allonge en aile
Developpant son arc, tel que l'amour ardent
Qu'ils portaient à Marie à mes yeux se révèle.
Puis cessant leur essor ils ont spontanément
Dit Regina cœli, si douce résonnance
Qu'en moi j'en sens encor un vif frémissement.
Quelle fecondité, quelle vaste abondance,
Dans ces riches greniers, pépinière de grains
A tout sol ici-bas excellente semence.

Là, jouissance et vie, et bien toujours certains,
Héritage conquis dans la Babylonie,
Sur les pleurs et l'exil, sur l'or et ses dédains.
Là, triomphe, à jamais, sous le fils de Marie,
Fils sublime de Dieu deux fois triomphateur,
Avec l'antique élite, à la nouvelle unie
Celui qui tient les clefs du séjour du bonheur.

NOTES

Chant Onzième.

Ce chant d'une grande simplicité de style, mais d'une simplicité savante, est un beau panégyrique de Saint François d'Assise.

Vers 4. — *Chi dietro a jura*, ec.

Dans le désordre apparent de cette période, le poëte y met la vie scientifique, la vie du monde et ses abus, en opposition avec le calme et l'élévation du mysticisme.

Vers 5. — *Chi seguendo sacerdozio*, ec.

Allusion au proverbe courir un bénéfice, in caccia de' moccoli e dei benefizj, a dit Cesari.

Vers 6. — *E chi regnar per forza*, ec.

Il y a dans ces vers-ci une foule d'allusions locales perdues pour nous qui ne pouvons y voir que des généralités.

Ceci peut s'appliquer, aussi aux armes comme à l'éloquence de Philippe roi de Macédoine.

Vers 7. — *E chi in rubare, e chi in civil negozio.*

La seconde partie de ce vers présente un double sens: Cioè *al governo della Repubblica*, a dit Landino; e chi *civile amministrazione* (Brunone, Bianchi); o *trattando qualche civil negozio*, a dit un autre.

Auf Raub Der (legt') Der auf bürgerliches Treiben. (Philaléthès).
D'autres suivaient les affaires publiques. (Pier Fiorentino).
Celui-ci spéculait avidement dans son négoce. (Artaud de Montor).

Some practised robbery and others trade and commerce. (O. Donnell).
One was on wicked gains by fraud intent
By merchandise another. (Wright).

Je crois que les vers suivants d'Horace éclairciraient bien cette difficulté :

Hic mutat merces a sole ortu usque ad eum quo
Vespertina tepet regio . . . . . .
. . . . . ne quid
Summâ deperdat metuens aut ampliet ut rem.

Pour traduire un auteur il faut bien le comprendre
Ou choisir des avis qui sachent mieux l'entendre,
Mais choisissez-les bien car ils sont peu d'accord
Presque toujours d'ailleurs la multitude a tort,
Consultez avant tout votre auteur, et lui-même
D'un passage douteux resoudra le problème.
ROSCOMMON, *Art de traduire* (Trad. Charbonnières).

Vers 15. — *Fermossi come a candelier candelo.*

Proverbe sous forme de comparaison, droit comme un cierge, a dit le français.

Le mot chandelle signifiait jadis ce que nous distinguons aujourd'hui par le mot cierge : A chaque saint sa chandelle.

Vers 135. — *Che le cappe fornisce poco panno.*

Déjà depuis 1243 Mathieu Paris se plaignait de la dégénérescence des ordres mendiants, et leur reprochait outre leurs disputes personnelles, de bâtir des maisons qui ressemblaient à des palais, en opposition avec la pauvreté qui était la base de leurs instituts; d'assister les riches et les grands à leur lit de mort, pour leur arracher des testaments, de recommander leur ordre et de mépriser les autres, etc. etc. La jalousie pouvait bien avoir eu quelque part à l'exagération de tous ces abus, car Mathieu Paris était Bénédictin, et plus tard Bonaventure défendit avec solidité les ordres mendiants; mais cela prouve du moins que Dante ne fut pas le premier à se plaindre de la dégénérescence de ces ordres (PHILALÉTHÈS).

Vers 137. — *Perchè vedrai la pianta onde scheggia.*

Proverbiale espression que Philaléthès interprète ainsi : Du wirst einsehen, das die Dominicanerorden einem guten Stamme gleicht, der aber durch Beschädigungen, die er erlitten, zu splittern beginnt.

Et tu reconnaîtras que l'ordre des Dominicains ressemble à un bon tronc, mais qui à cause des dommages qu'il a sonfferts, commence à s'éclater: Dante fait souvent usage de proverbes:

Attendre d'un muet les nouvelles des cieux.
Pagare di moneta senza conio.
Le cappe fornisce poco panno.
Discerner puoi che buona merce carca.

Chant Douzième.

Ce chant est l'admirable pendant de celui qui précède.

Vers 10. — *Come si volgon per tenera nube.*

Le meilleur des commentaires, a dit un critique, est une traduction fidèle; c'est ce qu'a bien prouvé Philaléthès, indépendamment de ses notes scientifiques, historiques et littéraires.

Voici la traduction de ce passage:

Gleich wie durch zarte Wolken sich zwei Bogen
Gleichlaufend uud von gleichen Farben, wölben,
Wenn Juno ihrer Dienerin Befehl giebt,
Der inn're aus dem äusserem entstehend,
Der, Sprache jener Schmachtenden vergleichbar,
Die Lieb' einst aufgezehrt, wie Sol die Dienste
Darob die Völker hier dann prophezeien
Ob des Vertrag's, den Gott einging mit Noe,
Dass nie die Welt mehr überschwemmt wird werden;
Also aus jenen, ew'gen Rosen schlangen
Ringsum uns her sich die zwei Blumenketten
Und so entsprach die äusserste der inn'ren.

Vers 87. — *Alla sedia che fu già benigna.*

Dante fronde ici les abus qui s'étaient introduits dans l'église sous Innocent III, Honorius III; il attaque corps à corps Boniface VIII, distinguant bien le pontificat qu'il respecte du representant qui dévie. Les abus provenaient en grande partie des actes excessifs de charité, de faveurs ou de concessions aux ordres mendiants nouvellement établis, des absolutions, des restitutions, du droit de conférer les bénéfices, d'échanges de pélérinage pour une compensation ou prestation quelconque. Tous les droits confondus excitaient le mécontentement. Et, ajoute Philaléthès, dont nous extrayons et abrégeons cette note, il ne faut cependant point

perdre de vue que le choix des papes ne tombait jamais que sur des hommes honorables et savants.

Vers 93. — *Non decimas quae sunt pauperum Dei.*

La necessité de la rime nous a fait combiner le français et le latin comme font nos poètes dans leurs bouts-rimés. Mad. Desboulières a dit :

Favori des neuf soeurs tu sais plaire *omnibus*
Et de quatre tu sais donner la mort *tribus.*

Vers 114. — *Sì ch' è la muffa dov'era la gromma.*

So dass wo Weinstein war sich Schimmel findet (Phil.). C'est à dire: Dove soleva venire buono odore, ora vien tristo.

Vers 126. — *Ch'uno la fugge l'altro la coarta.*

Si l'un interprète l'écrit si largement qu'il puisse se trouver en dehors de la règle, s'y soustraire, l'autre le resserre trop en cherchant à l'expliquer selon la lettre..

On s'est souvent plu à calomnier Dante, mais qui l'approfondit trouve à le jus'ifier.

Das Urtheil welches hier Dante über die extreme Richtung beider Parteien ausspricht, zeigt um so mehr von seinen klaren unpartheiischen Sinne als es mit dem Urtheile Clemens V uberstimmt, dem Dichter sonst keineswegs gewogen ist (Philaléthès).

Le jugement que Dante porte ici sur les tendances extrêmes des deux partis (celui d'acqua Sparta, et celui de Casal) montre d'autant plus clairement son impartialité qu'il est d'accord avec celui de Clement V à qui le poète d'ailleurs n'était nullement favorable.

Vers 136.

Pourquoi le prophète Nathan est-il ici nommé à coté de Chrysostome? C'est répond Philaléthès peut être, parceque tous deux dirent aux grands de la terre de sévères vérités.

Vielleicht weil beide den Grossen der Erde bittere Wahrheiten sagten.

Chant Vingt-troisième.

Ce chant étincelle de beautés. On oserait presque dire qu'il est le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre du poète. Le style en est simple, doux, soutenu, les comparaisons presque toutes neuves, mais surtout justes, riantes, poétiques, et l'intérêt y va croissant du premier au dernier vers.

Vers 1. — *Come l'augello intra l'amate fronde.*

Dante s'est déjà montré supérieur à Virgile et à Ovide, au premier dans le Chant treizième de l'Enfer où tantôt il imite où traduit son modèle, et où tantôt il marche indépendant de lui; au second auquel il semble jetter le gand dans sa double transformation de l'homme en serpent et du serpent en homme (Chant vingt-cinquième de l'Enfer). Ici il n'a point d'égal, tout est à lui, choix d'expressions, suavité de sentiment, vérité des images, harmonie ravissante. Au lieu des citations latines que donnent les commentateurs, nous préférons mettre ici en présence la traduction de ce début en vers allemands par Philaléthès, et le traducteur anglais Wright. Ces deux oeuvres font d'autant plus d'honneur à l'Italie dont elles interprètent le grand poète avec une rigoureuse vérité, qu'elles sont elles mêmes dans ce genre de production le plus bel ornement des littératures qui les ont vues naitre.

Gleichwie das Vöglein, das auf seiner süssen
Erzeugten Nest im lieben Laubesdunkel
Die Nacht durch lag, die uns die Ding' umhüllet
Um des ersehnten Anblick's zu geniessen
Und Kost zu finden, die es jenen spende,
D'rob angenehm die schweren Müh'n ihm scheinen,
Der Stunde kommt zuvor auf öff' nem Zweige
Und, glüh'nden Wunsches voll die Sonn' erharrend,
Mit festem blick' späht, ob die Dämm'rung anhebt,
So stand emporgerichtet meine Herrin,
Aufmerksam hingewandt zur Himmelsgegend,
Darunter mind'res Eilen zeigt die Sonne.
D'rob mir, der sie so sehnsuchtswoll sah harren,
Wie Einem ward zu Muth, der wohl ein And'res
Sich wünscht, allein durch Hoffen sich beruhigt etc.
(Philalèthès).

E'en as the bird that resting in the nest
Of her sweet brood, the sheltering boughs among
While all things are enwrapt in night's dark vest,

Now eager to behold the looks she loves,
And to find food her impatient young
(Whence labour grateful to a mother proves)
Forestals the time, high perched upon the spray,
And with impassioned zeal the sun expecting
Anxiously waiteth the first break of day;
Thus stood my Lady with an earnest gaze
Upright — her face unto that part directing
Where Phaebus his impetuous steeds delays.
(WRIGHT).

Vers 101 e seg. — . . . . . *il bel zafiro*
Del quale il ciel più chiaro s'inzafira, ec.

Gentile parola (a dit Tomaseo à qui nous empruntons ces deux notes) che rammenta l'*ingigliarsi*.

Vers 88 e seg. — *Il nome del bel fior ch'io sempre invoco*
E mane e sera . . . . . .

Più bello ancora del *bel zafiro;* da che rilevasi che Dante mattina e sera pregava la Madonna, e diceva buonamente l'Ave Maria, *dacchè tre volte ridice ave nel suo poema.*

Dante a repété aussi trois fois Cristo, dans son douzième Chant du Paradis, peut-être en l'honneur des trois personnes en Dieu qui ne font qu'un seul et même Dieu, comme trois fois Cristo, n'est qu'une même idée. Et que sait-on, peut-être il naîtra un jour quelque commentateur anti-dantesque, qui dans sa mauvaise foi ne manquera pas d'accuser Dante de reconnaître trois rédempteurs, et de lui appliquer le fameux sonnet-épitaphe composé en l'honneur de Bietolone.

Nous le donnons ici comme une pièce rare et curieuse de la littérature italienne :

Il poco illustre e meno Reverendo
Bietolon da Lucardo è qui sepolto,
Fu l'ottavo sapiente e morì stolto,
Derise ognuno e poi morì piangendo.
Giudizio ebbe ammirabile e stupendo
E non l'adoprò poco nè molto;
A tôrre altrui la fama era rivolto,
E andò della sua sempre perdendo.
Fu vano, e il corpo suo mai stiè digiuno
Fu maestro di scuola e fu sferzato,
Lacerò tutti e non piagò nessuno,
Era prete e morì scomunicato,
Facea de' Cristi, ed or non ne ha pur uno,
Ebbe tre redentori e s'è dannato.

Dante ne manque pas aujourd'hui d'admirateurs en France ; l'Italie le sait. Les ouvrages d'Ozanam, de Fauriel, d'Ampère sont traduits en italien, mais ce que la majorité ne sait pas c'est que lorsque dans l'espace de cinquante ans, l'Allemagne compte trois traductions de Dante, l'Angleterre cinq, la France en a dix sans y comprendre celle d'Anthony Deschamps, qui n'a traduit que quinze chants, et celle de M. Aroux, qui faisant du Dante un hérétique, l'a interprété à sa manière.

Les traducteurs en vers sont :

Terrasson : l'Enfer seulement.

Ratisbonne : l'Enfer et le Purgatoire ; le Paradis sera publié probablement.

De Mongis : les trois poèmes en rimes plates.

Les traducteurs en prose sont : Artaud de Montor, Pier Fiorentino, A. Brizeux, Lamennais, Sebastien Rhéal, Saint-Mauris et Menars. Ce dernier a dit une chose bien vraie dans la préface de son ouvrage. Tout en rendant justice au mérite de ceux qui l'ont précédé, il ajoute, en fait de traduction, toute version parait incomplète, infidèle, et chacun porte en soi selon sa manière de sentir le besoin d'une traduction nouvelle.

Carry a traduit les trois poèmes en vers blancs, anglais; Cayley le Purgatoire seulement *in terza rima ;* Wright a traduit les trois poèmes tercet par tercet, mais seulement a deux rimes, et croisées. Le mérite de son ouvrage est constaté par les éditions multipliées qu'on en a faites. O. Donnell, moine catholique irlandais, a traduit en prose ; il a, dit-il, dans sa préface, passé sept ans a la Vallombrose à étudier et à traduire son auteur, sa traduction, est très-poétique, et littérale.

Pollock a traduit les trois poèmes en vers.

L'Espagne compte aussi deux traductions de Dante.

Les traductions en langue allemande sont celles de Bachenschwauz, de Kannegieser. À la suite d'une pièce de vers intitulée l'Etrurie on y lit cette note. L'Italia è riconoscente alla Maestà del Re Giovanni di Sassonia per la versione tedesca della Divina Commedia ; c'est probablement celle de Philoléthès en vers *sciolti.*

EDIZIONI PROPRIE

DI

ULRICO HOEPLI

NAPOLI MILANO PISA

ASCHIERI FERDINANDO

professore nella Regia Università di Pavia

GEOMETRIA PROJETTIVA E DESCRITTIVA

2 Volumi in-8 riccamente illustrati.

VOLUME PRIMO

GEOMETRIA PROJETTIVA

di pag. VIII-355 con 93 figure

L. 7 50.

VOLUME SECONDO

GEOMETRIA DESCRITTIVA

(*in corso di stampa.*)

Opera destinata all' insegnamento nelle Università e negli Istituti Tecnici, nella quale gli elementi della scienza vengono esposti con impareggiabile chiarezza e precisione, col corredo di accuratissime figure.

RELAZIONI DEI GIURATI

SULLA

ESPOSIZIONE INDUSTRIALE ITALIANA DEL 1881 IN MILANO.

VOLUME PRIMO:

Sacchi A., Del metallo e del legno nelle costruzioni. Apparati di scaldamento, fognatura, ecc. (Sezione IV, classe 8 e 41), in-8, pag. 230.
Clericetti C., Ingegneria, Lavori Pubblici., etc. (Sezione IV, classe 55-56), in-8, pag. 140. L. 7 50

VOLUME SECONDO:

PUCCI ENRICO

prof. nella R. Scuola d'Applic. degli Ingegneri a

FONDAMENTI DI GEO

2 volumi in-8 illustrati.

È pubblicato il vol. I, di pag. XXXII-403 con 58

L. 10 —

(*Entro l'anno terrà dietro il volume secondo ed ul*

Sebbene non sia possibile dare in poche parole una questo lavoro sia dal punto di vista della sua opportunità p sia per l'uso dei pratici, possiamo presentare come garanzi i meriti e la posizione dell' esimio Autore, e le testimon competentissime quant' altri mai, che ci incoraggiarono a stampe quest' opera. Un attento esame di essa da parte deg mancherà di renderla loro bene accetta come guida nei pr pratica.

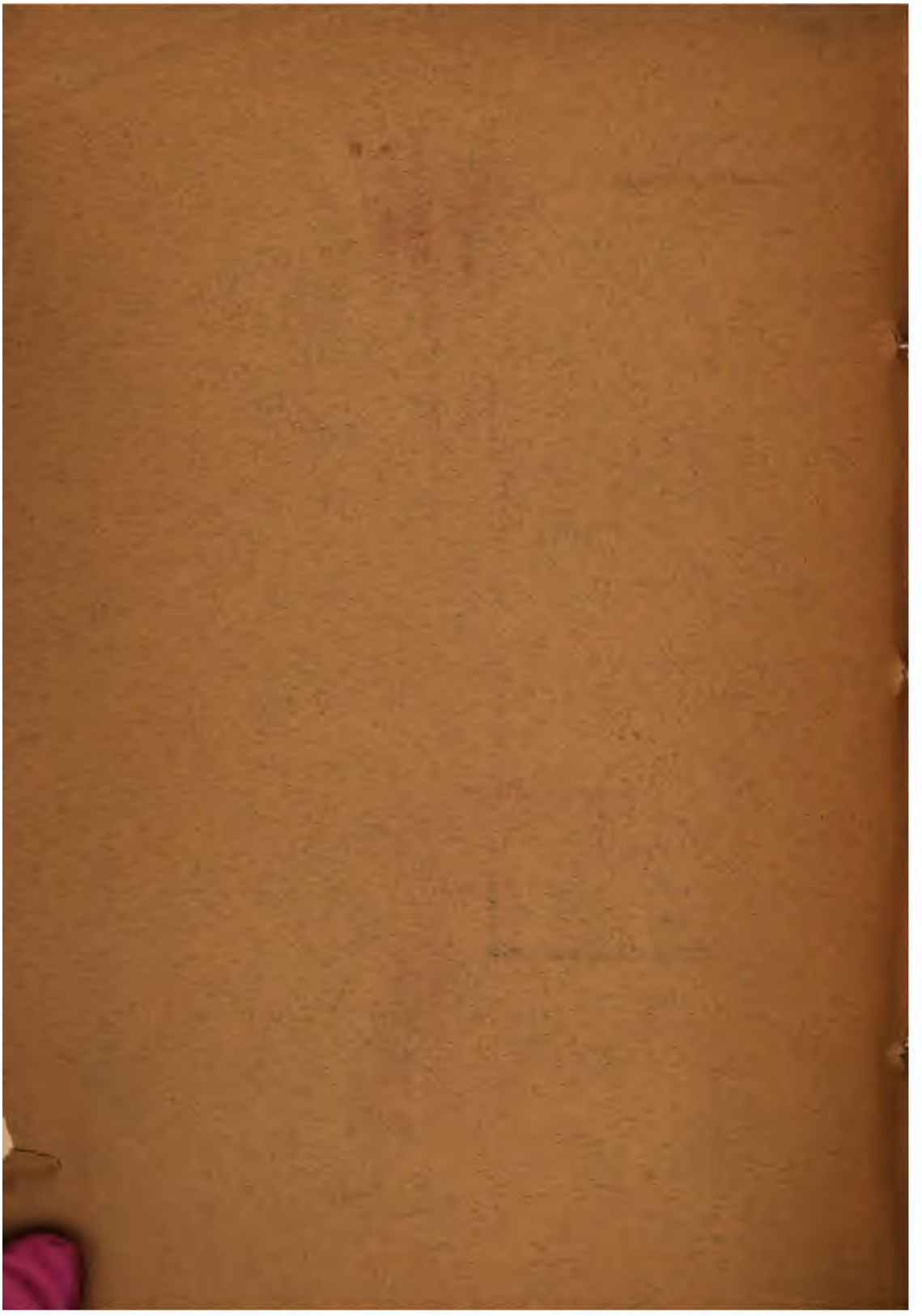
DE GUBERNATIS prof. ANGE

STORIA UNIVERSALE DELLA LETT

in-16, ogni Volume **Lire 4.** o Sezione di

Sono Pubblicati:

Vol. I: **Storia del Teatro drammatico**, pag. 598.
„ II: **Florilegio drammatico:**
Parte Prima: *Teatro Orientale antico e cristiano*, p
Parte Seconda: *Teatro moderno*, pag. 403-775.



Dn 79.2.2
La divine comedie de Dante Allighi
Widener Library 003065261
3 2044 085 936 433